

Contes héroïques

Maurice Leblanc

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Vers minuit, on vint frapper à la porte de la petite cellule qu'Yvonne Dalbrecq occupait au troisième étage de l'hôpital.

— Vite ! vite ! madame Yvonne, un convoi de blessés qui arrive !

Elle ne dormait pas. Bien qu'à bout de forces au soir de ses longues journées d'infirmière, si laborieuses et si émouvantes, elle avait encore des insomnies où l'assiégeaient tous les mauvais souvenirs de sa vie brisée, les trahisons de son mari, les pardons inutiles, les humiliations, et puis, après vingt ans de martyre, la fuite de l'infidèle, de l'infidèle aux cheveux gris qui s'éprenait bêtement d'une fille quelconque.

Depuis six mois c'était fini. Au cœur d'Yvonne il n'y a plus d'amour pour celui qu'elle méprise. Elle ne souffre même plus. Mais parfois, durant les heures où l'on s'oublie à remuer le passé, quel goût d'amertume lui montait aux lèvres !

— Allons, dit-elle en s'habillant, un peu de fatigue encore. Tant mieux !

Sous sa blouse d'infirmière, coiffée du bonnet qui encadrait si joliment son doux visage à peine touché par la souffrance, elle descendit dans les anciens parloirs du rez-de-chaussée que l'on avait transformés en lavabos. L'un d'eux lui était réservé. Une demi-douzaine de soldats s'y trouvaient déjà, étendus sur des matelas, et les deux infirmiers de service commençaient à les dé-

vêtir et à les laver, avant qu'ils ne fussent conduits dans les salles de visite.

Yvonne se mit à l'œuvre. L'eau chaude coula sur les jambes épuisées, sur les épaules et les bras meurtris. Avec une adresse infinie elle évitait tout geste qui eût pu déranger les pansements. Et puis ce fut le linge bien frais, si blanc, et qui fleurait si bon la lavande.

Cinq blessés partirent ainsi, accompagnés ou portés par les aides. Il n'en restait plus qu'un, qui ne bougeait pas du divan de cuir où on l'avait couché. Les infirmiers avaient prévenu Yvonne :

— Celui-là, madame Yvonne, il paraît qu'il s'est battu comme un lion. Il était enragé. Résultat : deux citations, la médaille… et quatre blessures. Réveillez-le, madame Yvonne, nous revenons tout de suite.

Une fois seule, Yvonne se pencha sur le blessé. Il dormait, le visage sous une serviette.

Elle le toucha légèrement à l'épaule.

— Vous est-il possible de vous lever, mon ami ?

Au bout de quelques secondes il fit un effort qui lui arracha une plainte, et elle dit aussitôt :

— Non, ce n'est pas la peine. Attendez…

Mais l'homme eut un sursaut. Il écarta la serviette et se dressa brusquement.

Yvonne reconnut son mari.

Comment put-elle le reconnaître ?… Hâve, livide, si maigre qu'il lui parut démesurément grandi, la figure semée de poils blancs, les yeux brûlés de fièvre, le front bandé, un pansement de ouate autour du cou, un bras en écharpe, le pied gauche enveloppé de linge… Il était atroce et magnifique. Quant à l'uniforme, des haillons, qui semblaient ne tenir entre eux que par les plaques de boue séchée dont ils étaient recouverts.

Vision formidable et sublime ! Beauté surhumaine de tout ce qui est l'audace guerrière, l'abnégation, le mépris du danger et de la mort…

Elle murmura d'une voix tremblante :

— Tu t'es engagé ?

— Oui, dit-il. Pas tout de suite, mais quand ils ont approché de Paris, j'ai senti que je ne pourrais plus vivre…

— Il parait que tu t'es bien battu.

— Pas mieux qu'un autre. Seulement j'ai eu de la chance.

De quelle chance parlait-il ? La chance d'avoir reçu quatre blessures ?

Ils demeurèrent silencieux, bouleversés par cette rencontre qui les montrait l'un à l'autre sous un aspect si imprévu, tous deux habillés de leurs vêtements de guerre.

Il prononça :

— Je te demande pardon, Yvonne.

— Oh ! non, non, s'écria-t-elle, révoltée, tu n'as pas à me demander pardon ! ! Est-ce que j'ai quelque chose à te pardonner ?

Ah ! ses petites déceptions de femme, ses jalousies, ses larmes, comme tout cela lui semblait mesquin en face de cet homme ravagé de blessures ! Il avait menti ? Il avait trahi ? Mon Dieu, qu'est-ce que tout cela signifiait ? Ce qui importe c'est qu'aux grandes heures tragiques on sache faire son devoir. Et de quelle façon splendide il avait fait le sien !

Elle le regardait indéfiniment, non pas comme une amoureuse, mais avec admiration, avec fierté, et avec une reconnaissance éperdue. Elle sentait ses genoux fléchir et tout son être s'incliner. Il était le symbole déchirant de ces héros qui se sacrifient pour notre salut. Il était le soldat blessé, le martyr dont tous les membres saignent. Ont-ils des comptes à rendre, ceux-là ? Ne sont-ils pas purs entre les plus purs ?

— Assieds-toi, repose-toi, lui dit-elle très doucement, C'est moi seule qui te soignerai…

Et quand il fut couché, il s'aperçut qu'elle était à genoux, et qu'elle lui baisait les mains, ses pauvres mains sales et douloureuses, ses pauvres mains de crucifié…

02

— Dis donc, Bertol, t'es ben professeur, de métier ?

— Pour te servir, mon bon Duroseau.

Bertol, chargé de cours à la Sorbonne, jouissait d'une grande considération parmi ses camarades. Attentif, complaisant, plein d'affection pour ces braves gens dont il aimait à découvrir l'âme

ingénue, il écoutait leurs petites histoires et leur donnait des conseils.

Ce jour-là, ils se trouvaient tous les deux dans une tranchée de seconde ligne, avec quelques autres, qui fumaient et qui jouaient aux cartes. Au-dessus de leur tête, la bataille faisait rage.

— Alors, Duroseau ?

— Eh ben ! voilà, fit Duroseau, l'air embarrassé, voilà… il s'agirait d'une chose… d'une lettre à écrire…

— Tu ne sais donc pas écrire, Duroseau ?

— Si, mais voilà l'affaire…

— Quelle affaire ?

— Voilà, Bertol, voilà… Ce matin, tu sais que ce matin on nous a donné un paquet de journaux…

— Oui, des journaux d'une semaine ou deux.

— Eh ben, pour ma part, j'en ai eu un qu'était déchiré… Mais, n'importe, on n'a pas grand'chose à lire… et j'ai lu… des nouvelles de la guerre… et puis encore des nouvelles. Et puis, voilà-t-il pas que je tombe sur une lettre… Ah ! non, ça m'a donné un coup… Ils appellent ça des lettres de soldats… et la signature était… sais-tu de qui, Bertol ? De moi !… Amédée Duroseau… une lettre que j'ai écrite à ma femme. Tiens, regarde…

Il avait déplié la feuille et la tendait à Bertol.

— C'est tout de même curieux comme hasard, fit Bertol. Tu permets ?

Et il se mit à lire à demi-voix :

» Cette lettre est pour te dire que ça va toujours bien, sauf qu'on a un peu froid. Mais te fais pas de bile, j'ai touché à la distribution un paquet contenant trois caleçons et cinq bonnets de laine. Avec ça, je m'arrange. Et y avait aussi un savon neuf, que je te rapporterai.

» Hier, le fils Armandel, tu sais, le petit de la bouchère… il a été proposé pour la médaille. Ah ! c'est un bougre qui n'a pas froid aux yeux ! Le colonel demande deux hommes d'attaque pour porter un pli au général. Voilà qu'il se présente avec moi, ce gosse ! On part tous les deux. Des balles, et puis des balles, et de la mitraille. Ça tapait comme de la grêle. Mais le petit Armandel ne bronchait pas. Hein ! quel bougre ! Et puis, v'lan ! un coup de tonnerre, une marmite qui éclate. Armandel écope à la jambe. Moi, à l'épaule, une égratignure Il se met à rigoler. « Pas de veine, qu'il me dit, faut que tu y ailles seul. Tu me retrouveras au retour. »

» Alors, je vais de l'avant. Non, ce que ça ronflait ! Bref, au bout d'une heure, je vois le général, un brave homme, qui me remercie et me serre la main. Et puis, je rapplique… toujours sous les balles. « Qu'est-ce qu'il a pu devenir, le camarade ? » que je me disais. Eh bien ! il était toujours là, le bougre, derrière un arbre. Moi, je l'aurais très bien rapporté sur mon dos, malgré ma blessure qui commençait à me taquiner, mais pour sûr qu'il ne serait pas arrivé, à moins d'une chance de tous les diables. Pense donc, la mitraille !… « Il faut que tu repartes, Duroseau, qu'il me dit… la réponse au colonel… » C'était vrai… Ah ! le bougre, il ne perdait pas le nord ! Alors, j'ai piqué une tête dans la grêle. Et je me disais : « Si je tombe, le pauvre type est foutu. » Mais j'ai eu

de la veine. Pas un pruneau. Le colonel m'a aussi serré la main. Deux heures. après, le soir, j'ai ramené notre Armandel, évanoui, perdant tout son sang. Il aura la médaille, et, vrai, il ne l'a pas volée, le bougre !

» Ah ! on en voit de riches gars, à cette guerre, mais je t'en raconterais comme ça jusqu'à demain. Au revoir, ma bonne Catherine, je t'embrasse de tout cœur. »

Bertol prit le journal et garda le silence, envahi d'une émotion qui lui étreignait la gorge.

Àla fin, il balbutia :

— Alors, Duroseau ?

— Alors, pourquoi qu'on s'est fichu de moi en publiant cette lettre ?

Bertol bondit :

— Hein ? Qu'est-ce que tu me chantes ? On s'est fichu de toi !... Où as-tu vu qu'on s'est fichu de toi ?

— Mais, dame ! Pourquoi qu'ils la publient, c'te lettre ? C'est-il pas rapport à des choses de la grammaire, de l'orthographe ?... Oui, oui... Il y a des types qui trouvent ça rigolo. Je te dis qu'on se fiche de moi, Bertol. Alors, tu vas prendre la plume à ma place. Tu connais ça, toi, les machines d'orthographes... tu es professeur. Alors, n'est-ce pas, on ne pourra pas rigoler.

Bertol ne le quittait pas des yeux. Doucement, il lui serra la main et il lui dit :

— Mais tu ne comprends donc pas tout ce qu'il y a d'admirable dans ta lettre ?… tu ne comprends donc pas…

Mais l'autre le regardait avec un tel ahurissement qu'il n'acheva point. À quoi bon, d'ailleurs, des explications que le brave homme ne pouvait comprendre ? N'était-il pas de ceux qui se battent et qui meurent en toute simplicité, et qui ne se croient pas des héros pour si peu ?

Duroseau murmura :

— Qu'est-ce que tu as, Bertol ? On dirait que tu pleures…

— Mais non… ce n'est rien… Donne-moi une plume, nous allons la faire, ta lettre. Et sois bien sûr que, celle-là, les journaux ne la reproduiront pas…

03

Des clameurs joyeuses retentirent.

— Une auto qui arrive ! Tout un déballage de maillots et de chaussettes ! Une avalanche de passe-montagnes ! À nous les chandails ! Cours donc, Bergevin, t'as droit à un paquetage aujourd'hui ! Des caleçons tout laine tricotés par une duchesse ! Au galop, Bergevin !

Bergevin ne broncha pas. Il avait pourtant, et plus qu'un autre, le brave garçon, besoin de couvrir et de réchauffer ses membres frileux. Mais une telle malchance le poursuivait ! Deux fois déjà sa mère lui avait annoncé l'envoi de bons vêtements neufs, achetés par elle, au prix de quels sacrifices ! Pour la rassu-

rer, il avait feint de recevoir le second colis. Mais rien n'était venu, et il avait froid.

D'ailleurs il était de ceux qui, loin de la mère dont la tendresse les enveloppe, ont toujours froid, froid au corps et froid à l'âme. Ses camarades l'estimaient peu. Il se tenait à l'écart et marchait toujours au dernier rang. « C'est un froussard », disait-on de lui.

Quand il arriva, l'auto commençait à se vider. Un petit caporal déambulait, très fier, une étole de fourrure autour du cou. Un soldat contemplait avec ahurissement la chancelière qu'on lui avait octroyée. Les autres, la figure épanouie de joie, essayaient leurs chandails et leurs plastrons de flanelle.

— À toi, Bergevin, fit le sergent-major qui distribuait, choisis… Tiens, veux-tu ce paquet ? Adjugé !

Bergevin s'éloigna, son paquet sous le bras, et s'en alla vers la grange où il couchait depuis plusieurs semaines. Assis sur une botte de paille, il coupa la ficelle, et, avide de savoir, curieux comme on peut l'être en face d'un trésor, il déplia la serviette.

Tout de suite il se sentit étrangement troublé. Il y avait là, sous ses yeux, un gilet de laine grise entouré d'une tresse et muni de poches à boutons, qui ressemblait au gilet qu'il avait porté l'hiver précédent. Une paire de gants aussi le frappa, des gants de tricot marron à bandes jaunes. Et ce cache-nez gros bleu ? et ces bonnes chaussettes bien épaisses ? et cette-flanelle rouge décolorée par les lavages ? Mais oui, mais oui, aucun doute. Il retrouvait la forme, et la couleur, et la matière même de tout cela. C'étaient de vieilles affaires à lui, de ces choses que l'on remise l'été, dans le camphre et dans le poivre. Mon Dieu ! par quel miracle ?…

Mais un cri lui échappa ! En dépliant le gilet de laine, il aperçut une lettre épinglée à l'étoffe et qui dépassait de l'une des poches. Et sur cette lettre il y avait des mots, des mots dont il eût reconnu l'écriture entre mille, des mots écrits de la main même de sa mère.

« Pour le soldat qui recevra ces quelques vêtements. »

Bergevin frissonna d'émotion, comprenant tout à coup ; c'était sa mère qui avait confectionné ce paquet et l'avait remis à une œuvre militaire. Avec une hâte fiévreuse il décacheta la lettre, et il lut :

« Ami que je ne connais pas, excusez-moi de vous envoyer des affaires, bien propres, mais qui ne sont pas toutes neuves. Ce sont celles de mon fils chéri. Comme vous il se bat. Comme vous il est au front. Mais il a bien chaud, lui, grâce aux vêtements que je lui ai adressés. Alors, comme l'argent manque, hélas ! à la maison, — la vie est si dure en ce moment ! — j'ai pensé à ses vieilles affaires, qui demeuraient inutiles dans un tiroir, et je vous les envoie.

» Mon, ami, je vous avoue que ça me fait un peu de peine de m'en séparer. Une mère tient tant à ces petites choses-là ! Depuis qu'il est parti, je les visitais, je leur faisais prendre l'air, je les rangeais même sur son lit comme s'il avait dû s'en servir tout à l'heure, ou demain… Il me semblait qu'en les préparant je l'obligeais à revenir plus tard et à les remettre. Des enfantillages, n'est-ce pas, mais si vous saviez comme je l'aime, mon petit !

» Et puis voilà… Je me suis dit que je n'avais plus le droit de les garder ainsi. J'ai pensé à tous ceux qui n'en ont pas et qui

souffrent. Non, il ne faut plus qu'il y ait rien dans les tiroirs, maintenant que les soldats ont froid.

» Mon ami, vous trouverez dans les poches le briquet que je lui avais offert à sa fête, et puis sa pipe, sa blague à tabac, son crayon, son canif, et puis un billet de cinq francs… et aussi une carte postale avec mon nom et mon adresse, pour que vous puissiez m'écrire. Je vous donne tout cela avec plaisir, et je crois, voyez-vous, que ça lui portera bonheur. Ah ! c'est que j'ai tellement peur pour lui ! Je le connais, mon garçon, c'est un brave, et il doit se battre au premier rang. Mon Dieu ! s'il lui arrivait du mal ! Priez pour lui, je vous en prie. Moi, chaque soir, je vous promets de prier pour vous.

» Je vous embrasse, mon ami.

» Veuve Bergerin. »

C'est à peine si Bergevin put achever la lettre.

— Maman, gémissait-il en sanglotant, ma chère maman !…

Jamais il n'avait été si heureux, et jamais plus d'amour n'avait gonflé son cœur. Il se sentait un autre homme, ardent et enthousiaste, plein d'audace et d'énergie.

Quelques minutes après, ses camarades envahissaient la grange.

— Ordre du capitaine ! On demande douze hommes de bonne volonté.

— J'en suis, dit Bergevin.

Rapidement il s'apprêta, et, comme il arrivait le premier au lieu de rassemblement, il prit la carte postale envoyée par sa mère, s'assit, et, sur son genou, écrivit :

« Maman chérie, je savais bien que tu m'aimais, mais je vois que tu m'aimes plus encore que je ne croyais. Merci pour ta lettre, maman adorée, et merci pour tes cadeaux. Je vais me battre. Mais ne crains rien : j'ai revêtu mes vieilles affaires. Que peut-il m'arriver maintenant que toute la tendresse de ma mère veille autour de moi et me protège contre les balles ? »

Le soir Bergevin était cité à l'ordre de l'armée.

04

— Et alors, demanda Renard, oùs qu'on va tous deux ?

Duvauchel répliqua :

— Guigne le p'tit bois qu'est collé à la crête devant nous. Le capiston m'a donné la consigne : « Fais-en le tour. Il faut savoir s'il y a des chemins et si on peut l'occuper. »

— Et les Boches ?

— Rien à craindre, qu'il m'a dit. Les Boches sont pas par là.

Duvauchel et Renard continuèrent à monter la côte, le fusil sur l'épaule, un mouchoir déplié sous leur képi. C'étaient dés poilus, hirsutes et farouches, l'air de bandits. Derrière eux, le village où leur compagnie venait de prendre ses cantonnements disparut.

On avait marché toute la matinée. La chaleur était lourde et le soleil mordait la peau, petits inconvénients auxquels Duvauchel et Renard commençaient à s'accoutumer. La soif pourtant, une soif ardente et tenace, les tourmentait. Et l'un d'eux soupira :

— Bon sang ! Qu'est-ce que tu dirais d'un amer-citron à l'eau de Seltz ?

— Et toi, d'une chopine de vin blanc ?

— Par malheur, pas d'auberge sur la route.

— Et pas de pognon dans la poche.

Au bout de quarante minutes, ils arrivèrent à la pointe de la colline, puis, tout en longeant le bois, ils descendirent en pente douce vers un carrefour qui s'ouvrait sur la lisière, à cent pas en avant.

Et soudain ils s'arrêtèrent net. De ce carrefour débouchait une petite troupe de uhlans, officier en tête.

— Flambés ! murmura Duvauchel

— Je comprends ! répondit Renard.

D'un coup d'éperon l'officier avait enlevé son cheval et chargeait, le sabre haut. Ses hommes le suivirent. Il y en avait huit.

Vivement Duvauchel et Renard inspectèrent les alentours. À gauche, la plaine. À droite, au-dessus d'un talus abrupt, le bois, que ceignait un quadruple fil de fer barbelé. Impossible de fuir.

Duvauchel épaula son fusil. Renard épaula le sien.

— Feu ! commanda Duvauchel.

Les deux détonations retentirent à la fois.

L'officier, qui s'était abattu sur l'encolure de son cheval, se dressa, agita son sabre, jeta quelques paroles rauques et tomba à la renverse, désarçonné. Le cheval s'enfuit.

Un uhlan aussi avait été touché. Son cheval l'emporta au galop. Et les autres hommes tournèrent bride, rentrèrent dans le bois et disparurent.

Duvauchel et Renard demeurèrent un instant immobiles, suffoqués. Cela n'avait pas duré trente secondes.

— Eh ben, vrai, en voilà une histoire ! déclara Duvauchel.

— Je comprends, répondit Renard. Et maintenant, pas de temps à perdre, hein ? Les uhlans vont revenir en quête de leur gradé. Trottons-nous.

— Minute. Faut d'abord lui donner des soins.

— Et si on se fait pincer ?

— Tant pis.

C'était un lieutenant tout jeune, la figure imberbe, et qui ne semblait pas souffrir. Duvauchel l'examina et conclut :

— Il est mort.

Ils se signèrent tous deux. Après quoi, Renard insista :

— Détalons !

— Minute, fit l'autre. Et sa galette ? Alors quoi, tu laisserais sa galette aux Boches ? Non, mais ce qu'ils la barboteraient, les sauvages ! Un coup de main, Renard, que je le fouille.

Ils déboutonnèrent la tunique. La poche intérieure contenait un portefeuille dans lequel il y avait des papiers et une liasse de billets de banque.

— Mince de fortune ! plaisanta Duvauchel. Monsieur avait de quoi s'envoyer des amers-citron à l'eau de seltz.

— Et des chopines de vin blanc, approuva Renard. Et alors ?

— Alors, dans ces cas-là, faut faire les choses en règle, comme par-devant le notaire. Tiens, voilà un crayon et du papier. Je dicte. Inscris : « Trouvé dans le portefeuille du lieutenant… (Comment s'appelle-t-il, le défunt ?) du lieutenant Lanterfeld, de Hambourg, un portefeuille avec huit billets de cinq cents marks, quatre billets de cent, dix pièces d'or, trois pièces d'argent et une montre en idem. Le tout a été pris en garde par les fantassins Duvauchel et Renard, de la deuxième du cent vingt-huitième, et sera remis par eux à leur capitaine pour être renvoyé à la famille du lieutenant Lanterfeld. » Ça y est ?

Il plia le papier et l'épingla à la tunique de l'Allemand.

— Pour qui qu'técris ça ? demanda Renard.

— Pour les uhlans, quand ils vont revenir. Faudrait pas qu'ils croient qu'on a détroussé leur galonné. Le papier est en règle, signé par deux poilus de France : ça vaut de l'or en barre.

— Et maintenant ?

— Maintenant, la retraite. On va rendre compte de l'affaire au capiston. Écoute… un bruit de galop… C'est les Boches !… Pas gymnastique, Renard. Une, deuss !… Une, deuss !…

Et, empochant le portefeuille, Duvauchel s'élança, flanqué de son camarade.

Quelques minutes après, les deux soldats, certains de n'être pas poursuivis, redescendaient l'autre versant de la colline. Essoufflés, ils reprirent haleine un moment, s'épongèrent le front et repartirent. Le soleil tombait d'aplomb sur la campagne et chauffait la route blanche. On respirait un air de feu qui brûlait la gorge.

Ils voulurent prendre un raccourci qui les mènerait au village. Mais ils se trompèrent, revinrent sur leurs pas, et, au croisement de deux chemins, ils aperçurent une petite auberge, accueillante avec ses volets mi-clos et l'ombre fraîche de son bosquet.

— Crebleu ! soupira Duvauchel, une auberge. Dix ans de ma vie pour un amer-citron à l'eau de Seltz !

— Ou pour une chopine de vin blanc, rectifia Renard.

— Amer-citron ou chopine, faudrait de quoi payer.

— Je comprends.

— Et alors, ta fortune ?

— Au-dessous de zéro.

— Voyons, Renard, t'es sûr et certain d'être à sec ?

— Plus qu'à sec. Et toi, Duvauchel, en grattant le fond de tes poches, t'y cueillerais pas une malheureuse pièce dix sous ?

Duvauchel haussa les épaules.

— Une pièce dix sous. T'en as de bonnes, Renard. Tu me prends donc pour un millionnaire ? Une pièce dix sous ! Mais pas seulement le quart d'un demi-centime, mon pauvre vieux !

Et, sans tourner la tête, traînant un peu la jambe, les deux poilus filèrent droit leur chemin, hirsutes, farouches, l'air de deux bandits…

05

Tenez — nous dit le capitaine — c'était le lendemain du jour où la cathédrale de Reims fut bombardée pour la première fois. Ma compagnie progressait lentement sur la gauche de la ville, à l'abri d'un petit bois que nous avions ordre d'explorer, et c'est de la lisière même que nous aperçûmes, cinq cents mètres en avant, ce soldat qui venait à notre rencontre en courant d'une meule à une autre meule.

Je remarquai qu'il était ployé en deux sous le poids d'un fardeau qu'il portait par-dessus son sac. Impossible d'aller à son secours, tellement, autour de lui, les balles et les éclats d'obus faisaient rage ; et deux fois il s'affaissa dans le chaume, de sorte que nous pouvions le croire atteint. Mais les deux fois il se releva, et, à la fin, épuisé, traînant la jambe, de plus en plus, courbé, il vint assez près de nous pour que trois de mes hommes pussent le saisir et le mettre en sûreté.

On l'étendit. On le soigna. On lui offrit des aliments. Et sans doute n'avait-il pas mangé depuis longtemps, car il y fit honneur avec une véritable voracité.

C'était un enfant presque, imberbe, au pâle visage amaigri par les privations et dont les cheveux noirs retombaient par boucles emmêlées, — un air, d'ouvrier parisien mais d'expression fine, distinguée, un peu ingénue même.

Il me regarde en souriant et me dit :

— C'est bon, mon capitaine.

— Eh bien, m'écriai-je, curieux de connaître son aventure, d'où viens-tu ?

— De plus loin encore, mon capitaine. Voilà un mois que je bats en retraite. Ça a commencé un jour où j'étais d'arrière-garde dans un village avec ma section, sur la frontière belge. Au moment même où on se repliait, un éclatement d'obus auprès de moi m'a étourdi. Le soir j'étais recueilli par le curé, Un brave homme de curé comme on en voit dans les livres, et qui m'a dorloté et gobergé, à ne pas croire ! Seulement, voilà qu'au bout de deux jours le canon se rapproche. Il fallait partir.

» — Mon petit, qu'il m'a dit, ces sauvages-là vont brûler et piller tout dans église. Soit. Mais il y a des choses que je voudrais sauver. Tiens, j'ai fait deux paquets… tous les objets du culte qui ont de la valeur d'une part, et puis, de l'autre, la vieille statue de sainte Blandine, patronne de mon église. Emporte-les, mon petit, veux-tu ? et tâche de les mettre en lieu sûr… si tu peux.

» Alors, mon capitaine, je suis parti avec ça par-dessus mon sac. Et puis des uhlans m'ont dépassé, et toute l'armée des Boches. Il a fallu se terrer, marcher la nuit, manger je ne sais pas quoi… »

— Mais tes paquets ?

— Ah ! ma foi, mon Capitaine, il y en a un qu'est resté en route. J'étais fourbu, la fièvre, tout le diable et son train. Plus moyen d'avancer. Alors, n'est-ce pas ?...

— Et depuis ?

— Depuis, il a fallu continuer, des jours et des jours, et je croyais bien que j'en sortirais pas, tellement il y avait de Boches autour de moi, quand tout à coup, la semaine passée, j'en ai vu qui fichaient le camp en arrière... et toute l'armée a défilé... Enfin ! J'étais tranquille, mais dans quel état, mon capitaine ! Bref, me voici. Ah ! j'en ai fait du chemin ! Misère ! Et toujours cette machine-là sur le dos !

Je lui demandai :

— Pourquoi ne t'en es-tu pas déchargé, comme de l'autre ? Quelques bibelots dorés ne valaient pas...

Il rougit un peu.

— C'est que, mon capitaine, ce n'est pas cela que j'ai gardé... non... Puisque j'avais le choix, il m'a semblé...

— Enfin, quoi ! Je suppose que tu ne t'es pas crevé pour un morceau de bois ?

— Eh bien, voilà... justement...

— Mais c'est de la folie ! Qui t'obligeait ? Tes idées religieuses ?

— Non, non, mon capitaine, murmura-t-il, très embarrassé... non, je ne suis guère croyant...

— Alors ?

— Alors voilà… vous allez comprendre…

Il attira contre lui le paquet, coupa les ficelles, déplia la toile et en sortit une petite sainte en fort mauvais état, haute de trois quarts de mètre environ. C'était sainte Blandine.

Et il me dit, d'un air d'extase :

— Hein ! mon capitaine, qu'est-ce que vous en pensez ? Regardez-la. Est-ce beau ? Regardez le mouvement de la tunique… son attitude naïve… ses bras emprisonnés dans des liens… Comme elle est charmante ! Et l'ondulation de la chevelure ?… Et son pauvre sourire d'agonie ?…

J'étais stupéfait. Il contemplait la statue avec des yeux d'artiste qu'éblouit le spectacle de la beauté, et comme si, vraiment, il eût compris tout ce que la vieille sainte, usée par les siècles, contenait de grâce et de noblesse touchante.

Je l'interrogeai.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Ouvrier, mon capitaine. Je travaille chez un ébéniste, au faubourg Saint-Antoine.

— Mais tu as suivi des cours ? des cours de dessin, de sculpture ?

— Non… non… répondit-il avec étonnement.

— Soit, mais on t'a indiqué…

— Indiqué quoi, mon capitaine ?

— Enfin, pour quelle cause, entre les objets d'or et cela, est-ce cela que tu as choisi ?

Il m'observait d'un air d'inquiétude, comme un enfant qui a peur d'être en faute.

— Je ne sais pas… Il m'a semblé… sans doute ai-je eu tort, n'est-ce pas ?… J'ai pensé que les objets d'or, on les remplace… tandis que ça, mon capitaine… Ah ! non, l'idée de leur laisser ça entre les mains… l'idée qu'ils auraient pu la démolir ou l'emporter… non, mon capitaine, je n'ai pas pu…

J'avais la gorge serrée. J'ai vu bien des actes de courage, bien des soldats portant leurs camarades sur leur dos, bien des blessés soignant de plus blessés qu'eux. Mais rien peut-être ne m'a bouleversé plus profondément que l'héroïsme de ce petit gars de France faisant sa retraite tout seul, dans les ténèbres et parmi les balles, obéissant à un devoir qu'il ne peut pas comprendre, ployant comme un martyr sous le poids d'un fardeau trop lourd, bravant vingt fois la mort, et tout cela pour sauver quoi ? une vieille statue dont son instinct lui a révélé l'humble et naïve beauté.

Je lui dis, tout ému :

— Tu es un brave soldat.

— Il protesta en riant :

— Moi, mon capitaine ? je ne me suis seulement pas battu.

— Si, mon petit, tu t'es battu à ta manière, et qui n'est pas mauvaise, je t'assure. Embrasse-moi, et viens. Nous retournons à Reims.

On s'en alla.

C'était la fin du jour. Les canons du kaiser tonnaient là-bas. Au-dessus de Reims, au-dessus des tours merveilleuses et du grand Chef-d'œuvre, les obus éclataient.

Soudain une lueur immense monta vers le ciel.

La cathédrale flambait…

06

Vers la mi-septembre, après la retraite des Allemands, Geneviève put revenir au petit château que ses parents et elle avaient quitté une semaine auparavant sur les avis de l'autorité militaire. Une vieille paysanne qui servait de concierge la reçut à la porte du jardin, et la pauvre femme, sa main tremblante tendue vers les pelouses dévastées et vers les bâtiments criblés de balles, pouvait à peine parler.

— On s'est battu, mademoiselle Geneviève… on s'est battu comme des fous. Il y avait une cinquantaine de Français, qui sont restés là pendant quatre jours. Et puis les Prussiens ont attaqué. Ah ! ce que j'en ai vu des morts, et du sang !… Et puis je me suis cachée… J'avais si peur !…

Geneviève se dirigea seule vers le château, longue bâtisse flanquée d'une aile et habillée de vigne et de jasmin. Tout de suite, dans le vestibule, c'était le chaos effarant, les meubles renversés, les bottes de paille gaspillées, et, dans les salons, le même aspect de bouleversement. Au premier étage les chambres s'alignaient à

droite, toutes ouvertes, et montrant aussi le désordre des lits défaits et des matelas jetés sur les tables.

Geneviève hésita devant la porte de l'appartement qu'elle s'était réservé à l'extrémité de ce couloir. Quelle amertume l'attendait dans ces deux pièces paisibles où reposaient tous ses souvenirs d'enfant et tous ses souvenirs d'adolescente ?

Brusquement elle ouvrit et entra.

C'était son boudoir, et, du premier coup d'œil, elle vit que tout était en ordre. Dehors, sur la grande terrasse qui s'étendait en avant des fenêtres, s'accumulaient, contre le parapet de pierre, des sacs de sable. Au delà, dans la campagne familière, les ravages, le hérissement des tranchées. Mais à l'intérieur de la pièce, le calme, l'harmonie, chaque chose à sa place habituelle, les fauteuils rangés comme à l'ordinaire, les bibelots intacts, les rayons chargés de tous leurs livres.

Un seul changement. Sur la table qui s'appuyait au mur, sous son portrait, il y avait des fleurs, des fleurs en quantité, des fleurs pêle-mêle, qui montaient jusqu'au cadre et l'envahissaient, des jonchées de fleurs, dahlias, phlox, asters, roses, reines-marguerites, glaïeuls, géraniums, fleurs mortes déjà, toutes sèches, mais si vivantes encore par la couleur !

Elle sourit en songeant que des mains françaises les avaient cueillies dans son jardin et déposées devant son portrait. Des mains françaises ! Elles n'avaient pas ouvert le tiroir de son bureau, ni desserré les cordons de son sac à ouvrage, ni écarté le petit bloc de cristal qui pesait sur ses papiers. Mais elles lui avaient rendu l'hommage délicat qui pouvait lui plaire.

Et, ayant levé les yeux vers la porte qui faisait communiquer son boudoir avec sa chambre, elle vit qu'un mince cordon de toile était tendu de la porte à la cloison et que deux cachets rouges en scellaient les deux extrémités.

— Ah ! dit-elle, toute troublée, ils ne sont pas entrés dans ma chambre…

— Ah ! dit-elle, toute troublée, ils ne sont pas entrés dans ma chambre…

Une émotion croissante la pénétrait. Elle s'assit et attira contre sa poitrine et contre son visage une brassée de fleurs qu'elle baisa ardemment. Mais elle découvrit ainsi sur la table une lettre que les fleurs dissimulaient. Et cette lettre lui était adressée : « À mademoiselle Geneviève. »

Ayant déchiré l'enveloppe, elle se reporta d'abord à la signature : « lieutenant Davrignat ». C'était pour elle un nom inconnu, le nom sans aucun doute du lieutenant qui commandait le détachement. Elle lut la lettre.

» Mes hommes étaient si las et la pluie tombait si durement que j'ai cru pouvoir leur donner dans votre demeure le repos et l'abri qu'ils méritaient. Quelques tâches, un peu de boue, ce n'est pas bien grave, n'est-ce pas ? Le sang que nous allons verser par là-dessus effacera tout cela, et la belle demoiselle blonde, ainsi qu'ils vous appellent, nous pardonnera.

» La belle demoiselle blonde ! Depuis quatre jours, nous vivons sous son regard, et c'est sous son regard que nous sommes prêts à nous battre. Tout à l'heure, comme le canon se rappro-

chait, un à un j'ai fait défiler mes hommes devant vous. Ils avaient cueilli des fleurs, et ils vous les ont offertes,

» Ne riez pas, belle demoiselle blonde. Je vous assure qu'ils n'étaient pas du tout ridicules, mes poilus, avec des fleurs plein les bras, et qu'ils comprenaient fort bien la portée de leur acte et le sens des paroles que je leur ai dites. Ils ont des mères, ils ont des femmes, et des fiancées, et des filles, et des sœurs, et vous étiez tout cela pour eux. Vous étiez la beauté, la grâce, le plus doux parfum de notre pays… la jeune fille de France ! Et alors, on peut bien mourir, n'est-ce pas, pour défendre le toit qui vous abrite, le paysage que vous aimez, le jardin où vous vous promenez, le si joli décor où votre âme s'est éveillée et où vos rêves se poursuivent ?

» Ah ! mademoiselle, si vous saviez comme c'est plus facile de se battre et de se faire tuer pour sa patrie, quand elle prend le visage d'une femme jeune, qui a des yeux souriants et des boucles de cheveux blonds !

» C'est cela que mes hommes ont compris, et c'est à cause de cela qu'ils sont heureux de se dévouer. Et l'ennemi ne passera pas. Il n'entrera pas ici. Il ne brisera pas le ruban fragile tendu devant votre porte et qu'aucun de mes hommes n'aurait voulu rompre. Il ne viendra pas, je vous je jure. Ah ! si je n'ai même pas consenti, par respect pour votre pensée secrète, à feuilleter ces livres où vous soulignez les phrases qui vous émeuvent, comment ne serais-je pas fou de colère à l'idée que quelque officier barbare pourrait mettre la main sur votre portrait, et emporter, comme une proie conquise, l'image de la belle demoiselle blonde pour qui le destin me permet de combattre ?

» Mademoiselle, au bord de la rivière qui baigne le jardin, il y a une prairie où veillent trois grands peupliers. C'est là que ceux d'entre nous qui doivent succomber auront leurs tombes, et, sur leurs tombes, de petites croix avec leurs noms. À votre tour, jetez-y des fleurs, belle demoiselle blonde, et venez quelquefois vous agenouiller près de nous.

» Je vous salue, mademoiselle.

Au bord de la rivière… le jardin… De toute cette lettre dont chaque ligne l'avait remuée au plus profond de son âme, Geneviève ne retint que ces mots… La prairie… les tombes avec leurs petites croix…

— Ah ! murmura-t-elle en pleurant, des fleurs, je vous en promets à tous, et jusqu'à la dernière heure de ma vie.

Elle descendit en hâte. Elle traversa le jardin. Et voici devant elle la prairie où veillent trois grands peupliers. Et voici les croix, un cimetière de petites croix humbles, faites grossièrement avec des baguettes de saule autour desquelles il y avait un morceau de papier.

— Mon Dieu ! quels noms va-t-elle lire ? Comment s'appellent-ils, ces frères inconnus qui sont morts pour qu'elle vive heureuse ? Jean Duparc… Antoine Rigaud… Vatinel, sergent… Henrion, caporal… Marius Delsol…

Àmesure qu'elle avançait, son angoisse devenait plus précise, Avant de s'offrir à ses yeux, et tout en souhaitant la paix éternelle à René Duval, à Philippe Heurtebise, fourrier, à Pierre Le Goff, clairon, à Mathieu Giffard, à Raoul Beaupré, elle pensait au nom qu'elle ne voulait pas voir.

Et ainsi arriva-t-elle à la dernière des petites croix. Et le nom du lieutenant Davrignat n'y était pas inscrit.

Alors elle s'agenouilla, avide de dévouement, éperdue de reconnaissance, et elle pria pour ceux qui étaient morts…

07

Après s'être caché pendant dix mois dans les forêts des Ardennes et avoir vécu, avec quelques douzaines de camarades, une effroyable vie de privations et de fatigues, Jacques Ordineau, sergent de chasseurs à pied, réussit, au prix de quels périls ! à traverser les lignes ennemies et à gagner une tranchée française. Son aventure intéressa le commandant du corps d'armée à tel point qu'il fut expédié au grand quartier général dans l'automobile d'un officier de liaison.

Or la voiture filait entre deux rangées d'arbres frissonnants à travers les campagnes multicolores, lorsque Jacques, qui semblait encore sous l'action du long cauchemar où il se débattait depuis si longtemps, s'écria :

— Mon capitaine !… mon capitaine !… je viens de voir sur un poteau : Amiens, 12 kilomètres ! Est-ce possible ?

— Certes.

— Mais, mon capitaine, j'habite Amiens ! J'y ai laissé, ma femme ! Elle doit y être ! Elle y est sûrement ! Et alors…

— Et alors, sergent, vous voudriez qu'on s'y arrêtât ? Entendu, mais quelques minutes seulement.

La joie de Jacques fut extrême. Marié depuis un an, très amoureux de sa femme, il l'avait quittée le soir même de la mobilisation.

La tristesse des adieux, l'angoisse qu'il éprouvait à laisser Marceline sans ressources, le souvenir de ce pauvre visage désespéré et de ces mains tremblantes, tout cela l'avait bien souvent obsédé durant les longues heures de l'exil. Qu'était-elle devenue, sa pauvre Marceline, si faible devant la vie, si insouciante, un peu frivole même, et qui ne savait qu'aimer et se laisser aimer ? Deux fois il lui avait écrit par l'intermédiaire d'un camarade qui tentait de s'enfuir à travers la Belgique. Mais comment supposer qu'elle eût reçu ces deux lettres et qu'elle pût le croire encore vivant ?

Les faubourgs d'Amiens. Une rue bordée de petits jardins qui précèdent de vieilles maisons à un seul étage. L'une d'elles est plus coquette avec ses volets peints et ses pots de géraniums aux fenêtres… C'est là que, Jacques fit arrêter l'auto.

— Dix minutes, n'est-ce pas ? dit l'officier.

— Oui, mon capitaine.

Jacques franchit le jardin. La porte du vestibule n'était pas fermée. Il entra. Comme il n'y avait personne en bas et aucun bruit dans la maison, il pensa que Marceline était sortie et que la bonne s'occupait des provisions. La salle à manger et la cuisine s'ouvraient à droite et à gauche toutes deux bien en ordre et bien propres.

Au même étage, une porte était entre-baillée en face de lui. Il la poussa. Et une émotion soudaine l'envahit. Dans la jolie pièce claire où il avait l'habitude de se tenir, Marceline était assise, la

tête entre ses mains et les coudes sur une table qui s'appuyait au mur opposé, entre les deux fenêtres.

Craignant une surprise trop violente, il appela doucement :

— Marceline…

Elle ne répondit pas. En approchant, il vit qu'il y avait devant elle une machine à écrire et des liasses de papiers, et, lorsqu'il fut tout à côté, il s'aperçut qu'elle dormait.

Elle dormait d'un gros sommeil d'enfant que la fatigue a surpris en plein travail. Il lui trouva le teint pâli et la figure un peu lasse, et il avait un grand désir de la serrer tout de suite contre lui, de l'embrasser éperdument, et peut-être plus encore de soulever ses paupières et de se griser au tendre regard de ses beaux yeux bleus.

Mais il n'osa l'éveiller. Il attendait, frissoninant et timide, touché par le spectacle de sa femme endormie et par le spectacle des choses qui l'entouraient. Trois lettres — les lettres qu'il avait écrites de là-bas — étaient épinglées au mur, ainsi que sa photographie. Puis, à côté, plusieurs articles de journaux, donnant des nouvelles de soldats disparus et rassurant les familles. Puis une photographie, très mal faite, d'un tout petit enfant qu'il ne connaissait pas.

Sur la table, des feuillets dactylographiés portaient comme titre : « Société métallurgique, rapport annuel ». Une page d'agenda montrait des chiffres écrits par Marceline, des comptes de dépenses et, au bas de la page, cette note datée du jour même, 10 juillet : « Reçu 25 francs pour trois copies sur papier carbone, Versé 15 francs à valoir sur le prix de la machine à écrire. »

Alors Jacques comprit que sa femme avait appris le métier de dactylographe, qu'elle avait acheté à tempérament une machine à écrire, et qu'elle travaillait pour vivre. « Oh ! ma chérie… ma chérie… » balbutiait-il, tout en lisant sur l'agenda les autres notes. Petites sommes données à la femme de ménage, factures payées… C'était l'effort humble et quotidien de l'épouse livrée à elle-même, et qui fait face à la vie avec ses propres moyens et son courage tenace.

Et, s'étaient aussi, sur les pages précédentes qu'il put examiner, c'étaient des prescriptions de docteur, des formules, des recettes, des phrases où revenait à chaque instant le même nom singulier : Nonoche… Peser Nonoche… Laine à tricoter pour Nonoche… Qu'était-ce donc que ce personnage mystérieux ?

Marceline n'avait pas bougé. L'excès de fatigue la tenait profondément endormie. Jacques se releva et marcha sur la pointe des pieds vers la chambre voisine, qui était leur chambre. Il lui avait semblé entendre un soupir, puis un cri léger.

Il entra et, tout de suite, il avisa la chose la plus extraordinaire : un berceau, près du lit ; un berceau voilé de mousseline et qui remuait. Il avança, écarta la mousseline. Dans le berceau, il y avait un gros garçon de quelques mois, presque nu, et qui s'éveillait en bâillant.

Jacques demeura un instant déconcerté. Il se rappelait soudain que Marceline, au moment de la mobilisation, se plaignait de malaises. Il supputa les dates. Il compta les mois. Et alors la plus troublante des questions se posait à lui, devant cet enfant en qui il lui semblait retrouver sa propre image mêlée à l'image de Marceline.

Jamais dans les forêts de l'Ardenne, jamais aux heures de désespoir les plus accablantes, il n'avait permis aux larmes qui gonflaient son cœur de monter jusqu'à ses yeux, Mais il ne put les retenir en voyant ce petit être qui était né de son amour.

— « Nonoche, pensa-t-il, c'est donc à lui qu'elle a donné ce surnom ? »

L'enfant détendait ses membres, se tournait et se retournait ; puis, tâchant de se dresser, dirigeait vers lui ses yeux bleus et vagues encore. Il fit un effort pour regarder, et se mit à sourire.

Ah ! ce sourire, comme il pénétra, loin dans l'âme de Jacques, le remuant tout entier et l'imprégnant d'une joie surhumaine ! C'était le sourire de Marceline. Il le reconnaissait. Et il reconnaissait la bouche de Marceline, les yeux de Marceline…

Dans le silence, une sorte de dialogue se poursuivait entre le père et le fils. L'enfant souriait toujours et le père lui disait :

— J'ignore ton vrai nom, mais c'est bien toi qu'elle appelle Nonoche, n'est-ce pas ? C'est bien toi ? Tandis que je me battais là-bas, elle t'a porté dans ses flancs, et elle t'a mis au monde, et elle t'a donné son lait. Car elle te nourrit elle-même, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, mon petit Nonoche, elle travaille pour que tu vives, pour que tu ne manques de rien, et pour qu'à mon retour je trouve un gaillard solide, qui a une bonne mine et qui est d'aplomb sur ses jambes…

L'enfant ne cessait de sourire. Il jeta quelques balbutiements. Jacques lui dit à voix basse :

— Maman dort, Nonoche. Ne la réveillons pas. Je reviendrai d'ici quelques jours, mais il ne faut pas qu'elle me voie aujourd'-

hui. Elle n'y est pas préparée, et ça lui ferait du mal. À bientôt, Nonoche. Dépêche-toi de grandir et de devenir un homme ; il y aura tant à faire pour toi, mon petit Nonoche, tant à faire, et de si belles choses !

Il se pencha et lui mit un baiser au front.

L'enfant tendait ses bras. Il répéta :

— Reste là, maman va venir… Ne bouge pas, mon chéri.

S'étant éloigné, il retourna près de Marcel, et durant quelques secondes hésita. Mais non, il ne fallait pas la réveiller. Il fallait partir avant que l'enfant ne l'appelât. Demain il écrirait ou il ferait écrire. Et cependant, combien c'était douloureux d'attendre !…

Il détacha du mur la photographie de l'enfant, prit une plume et inscrivit la date, 10 juillet, et, au-dessous, ces mots : « Vu et approuvé, le père de Nonoche. »

Il mit la photographie bien en vue, sur la page que Marceline n'avait pas achevée, regarda une dernière fois sa femme et partit.

Et il pensait que tout allait bien. La maison avait son enfant. Le père pourrait retourner à la bataille ; un fils était là qui le remplacerait plus tard…

08

Blessé à la tête, Victor Quimbel tomba. Les troupes avaient couru trop vite à l'assaut des positions ennemies et, mal soutenues, re-

venaient sur leurs premières lignes.

Il y avait eu un peu de désordre, de sorte que certaines compagnies, appartenant à des unités différentes, s'étaient mêlées. Quelques hommes, laissés en arrière-garde, se battirent auprès de Victor, puis lâchèrent pied. Pourtant l'ennemi ne semblait pas poursuivre. La nuit approchait.

Aveuglé par le sang, se croyant près de mourir, Victor dit adieu à son père et à sa mère. Il les voyait distinctement dans la petite maison de province où ils tenaient une boutique de « vins, liqueurs et spiritueux » : sa mère, grande, forte, active ; son père, petit, gros, d'une santé mauvaise et qui demeurait toujours assis derrière le comptoir. Ils pleuraient en apprenant sa mort, et de cela surtout il était triste, car tous trois s'aimaient beaucoup, bien qu'ils ne fussent point de ceux dont la tendresse s'exprime en paroles et en lettres affectueuses.

Une plainte cependant qui s'élevait, à quelque distance, d'un entonnoir où gisaient une douzaine de cadavres, le tira de sa rêverie, et il se rendit compte alors qu'il avait gardé toute sa conscience et que sa blessure ne devait pas être bien grave. En effet, il put se bander la tête d'un linge. Le sang ne coula plus. Et, d'aplomb sur ses jambes, il marcha vers l'entonnoir.

Un homme en sortait à ce moment, un petit homme dont le ventre pointu tendait l'uniforme et dont une épaisse barbe grisonnante couvrait le visage. Celui-ci était blessé à la jambe, et il avait pu, lui aussi, tout en gémissant, déchirer l'étoffe et panser la plaie tant bien que mal.

Victor lui dit :

— Ça va, camarade ?

Tandis que l'autre interrogeait :

— Sais-tu où est la 4 compagnie ?...

Ils s'arrêtèrent tous deux, stupéfaits par le son de leurs voix, et leurs yeux cherchaient à percer le masque de poils, de hâle, de crasse et de boue qui les défigurait.

Après un instant, Victor murmura :

— C'est toi, papa ? C'est bien toi ?

Et le vieux dit à plusieurs reprises :

— Victor... Victor... Est-ce Dieu possible !

Une même émotion les étreignit qu'ils manifestaient en se serrant les mains et en hochant la tête d'un même air d'égarement. Ils ne songeaient pas à s'embrasser, d'ailleurs, n'en ayant guère l'habitude. Et puis c'était un tel miracle de se rencontrer ainsi !

Àla fin, Victor balbutia :

— Comment ça se fait-il, papa ? On t'a donc mobilisé ?

— Non, non, je n'étais pas d'âge, tu sais bien.

— Alors ?

— Alors je me suis engagé.

— Tu t'es engagé, toi ! toi, papa !

C'était la chose du monde la plus incroyable. Le père Quimbel, engagé volontaire ! le père Quimbel, que ses rhumatismes en-

fouissaient été comme hiver, sous la cloche vitrée de son comptoir ! le père Quimbel partant comme soldat, couchant dans les tranchées et se battant comme un poilu ! Un tel acte était si anormal que lui-même paraissait gêné de l'avoir accompli et qu'il s'excusa en disant :

— Eh bien, voilà, la maison me semblait un peu vide. Tu sais que ta mère s'en allait chaque jour soigner les blessés à l'hôpital. Je m'ennuyais. Autour de moi, les gens partaient au front…

— Les gens ! protesta Victor, pas ceux de ton âge, en tout cas, ni de ta santé.

— Oui, Sans doute. Seulement, peut-être que j'y faisais trop attention, à ma santé et à mes vieilles douleurs. Toujours est-il que ça va mieux, beaucoup mieux. Tu ne croirais jamais combien je me sens solide. Vrai, j'en fais autant qu'un autre. Je vais être cité…

Victor l'écoutait avec un certain malaise. Il y avait dans l'intonation et dans l'attitude de son père quelque chose qui ne lui semblait pas naturel, et il éprouvait une inquiétude confuse à chercher sous les paroles du bonhomme ce qui pouvait être l'exacte vérité.

— Il y a longtemps de cela ? demanda-t-il.

— Deux mois et demi, trois mois bientôt.

— C'est drôle, maman ne m'en a rien dit dans ses lettres.

— Elle ne voulait pas te tracasser. Alors, on t'a dit que je partais en voyage pour affaires. C'est bien ce que ta mère t'a écrit, n'est-ce pas ?

— Oui, ou plutôt une femme qui la soignait. Car elle a été malade, cette pauvre maman ?

— Un peu malade, paraît-il. Mais c'est fini. Alors, tu vois, j'ai eu raison. Il faut bien faire quelque chose pour son pays. Et je ne regrette pas… non… On est bien nourri… Et mon capitaine est un brave type… un marchand de vin comme moi… On cause… on bavarde…

Victor ne le quittait pas des yeux. En face de ce bonhomme, aux épaules rentrées, aux petites jambes, et muni d'un de ces ventres particuliers dont rien n'atténue la rondeur, ni les privations ni l'extrême fatigue, il se sentait, de plus en plus tourmenté. Vraiment il fallait, pour que le vieux boutiquier se fût engagé, il fallait un motif d'une valeur exceptionnelle, et ceux qui lui étaient fournis ne suffisaient pas à Victor.

Et soudain il chancela. Une idée horrible effleurait son cerveau. Il la repoussa. Non, non, ce n'était pas possible. Et pourtant… Il prit son père par les deux épaules et le secoua violemment, tout en essayant de parler. Mais il ne pouvait pas. Des sanglots l'étranglaient. Un désespoir fou le terrassait, et il s'écroula sur un tas de branches en bégayant :

— Maman est morte ! maman est morte !

Tout de suite le père Quimbel s'écria :

— Non, non, ne crois pas ça. En voilà des imaginations ! Comment peux-tu supposer ?…

Mais à quoi bon ? Était-il nécessaire que l'aveu de l'atroce vérité fût fait pour que Victor la connût tout entière ? Quelle autre cause que la mort de sa femme aurait jeté le bonhomme dans une

telle aventure ? Cela seul expliquait son coup de tête. D'ailleurs, il ne protesta pas longtemps. Lui-même se mit à pleurer, assis dans la boue, en bredouillant des mots que Victor n'écoutait pas.

— Voilà… voilà… Ta mère était une sainte femme. Elle a voulu soigner les blessés, même les plus dangereux… Un jour, elle s'est fait une mauvaise piqûre…

— Maman est morte !… maman est morte ! gémissait Victor.

— Une sainte qu'elle était, ta mère, poursuivait le bonhomme. Une sainte… Elle ne pensait qu'à toi en mourant. « Il ne faut pas que Victor sache. Tu lui écriras comme si j'étais vivante… Il aurait trop de chagrin, mon petit Victor ! » Une sainte, je te le dis.

— Maman est morte !… maman est morte !…

Ils se turent. Coup sur coup, deux obus éclatèrent à quelque distance. L'ombre de la nuit naissante fut déchirée par la lueur d'un projecteur.

Le pansement de Victor s'était un peu dérangé et des gouttes de sang se mêlaient à ses larmes. Son père rajusta le linge et dit :

— Il va falloir s'en aller.

Victor se laissa conduire par lui, et il soutenait le vieux, qui traînait la jambe et semblait souffrir beaucoup. Des balles sifflèrent autour d'eux et une demi-douzaine de shrapnells explosèrent. Mais ils n'y prêtaient pas attention, et ils marchaient très lentement, appuyés l'un sur l'autre en parlant à voix basse.

Ils arrivèrent ainsi auprès d'un groupe de brancardiers qui leur indiquèrent l'ambulance la plus proche. Victor refusa de s'y rendre. Il voulait rejoindre sa compagnie.

C'était le moment de se séparer.

— Au revoir, mon petit, fit le père Quimbel. On se retrouvera là-bas, si Dieu le veut bien. Au revoir.

Ils s'embrassèrent. Et chacun s'en alla de son côté, le cœur gros, l'un et l'autre courbés sous le poids du destin, blessés, sanglants, fiévreux, le cerveau en détresse et le corps à bout de forces — et tous deux cependant pleins de courage et de confiance en la vie, tous deux soutenus par le sentiment du formidable devoir qui exalte les âmes, apaise les douleurs, domine les égoïsmes et fait un héros avec le plus humble et le plus médiocre des hommes.

09

Le repas terminé, le café de son mari servi, Francine Dervieu monta chez elle et s'habilla vivement, en femme pour qui ne comptent plus les soucis ordinaires de la toilette. Le paletot de gabardine, la toque piquée au hasard de l'épingle, une voilette épaisse, une paire de gants quelconque, et elle ouvrait sa porte.

— Où vas-tu ?

Son mari était là, sur le palier, le figure contractée.

Elle parut un peu embarrassée et murmura :

— Je vais… je vais…

M. Dervieu marcha vers elle et la fit entrer dans la chambre. Ayant fermé la porte, il reprit :

— Où allais-tu ?

Elle le regarda avec étonnement :

— Qu'est-ce que tu as donc, Georges ? Tu me parles sur un ton…

— Je te demande où tu allais. Et j'ai des raisons qui me permettent de te demander cela, et qui t'obligent, toi, à répondre sans détour.

— Des raisons ?…

— Pas de phrases, je t'en prie. Une explication nette. Où allais-tu ? Où vas-tu depuis deux mois à mon insu ? Voilà un an que notre fils Bernard se bat, un an de terreur et d'angoisse, où la vie est pour nous deux le plus intolérable supplice. Cette année, tu l'as passée dans ta chambre, ou bien à genoux, dans les églises. Tu n'as pas souri une seule fois. Il me semblait toujours, quand tu parlais que ta voix était prête à se briser. Et puis tout à coup… je pourrais citer la date… je t'ai vue différente, presque gaie. C'était un jeudi. Et chaque semaine, à peu près, il en est ainsi. Ce jour-là tu n'es plus la même. Dès le matin il y a en toi une sorte de résurrection. Tu te hâtes de déjeuner. Tu t'en vas. Et le soir, quand tu rentres, tu gardes cette même expression d'apaisement, de sérénité, de confiance, de bonheur. On dirait, que toi, dont le fils vit en face de la mort, on dirait que tu es heureuse ! Et c'est la raison de cette joie que je veux savoir. Qu'y a-t-il ? Où étais-tu dimanche dernier ? Et où vas-tu aujourd'hui ? On t'attend ? Mais parle ! Mais parle donc !

La voix frémissait de colère contenue. Le visage était crispé, et les yeux avaient un regard mauvais que Francine ne connaissait

pas à son mari. Elle laissa tomber un peu de silence entre eux, et elle dit :

— Tu ne veux pas t'en rapporter à moi ?

— Non, non, fit-il vivement. Assez de ténèbres. La vérité, la certitude tout de suite.

Alors elle lui posa la main sur l'épaule et elle prononça :

— En ce cas, viens.

— Que signifie ?...

— Viens, puisque tu veux savoir.

Il l'observa un instant sans comprendre, puis, comme elle sortait, il la suivit.

Dehors ils prirent une voiture, et Francine Dervieu donna comme adresse le nom d'une rue que son mari ignorait. Ils traversèrent le quartier de l'Opéra et celui de la Bourse et pénétrèrent dans la partie la plus tortueuse du Marais. La voiture s'arrêta devant un passage qui communiquait avec une cour entourée de hautes maisons tristes et sales, aux fenêtres desquelles pendaient du linge et des vêtements. Francine se dirigea vers un escalier obscur qu'ils montèrent en tenant la rampe. Au sixième étage il y avait un couloir bordé de petites portes où étaient épinglées des cartons avec des noms. À la dernière de ces portes Francine s'arrêta et frappa deux coups.

Un bruit de chaise. Une voix qui crie : « Entrez » Et l'on ouvrit.

Devant eux se tenait une jeune fille, assez pâle, brune, vêtue d'une robe marron très simple. La figure était aimable et souriante, plutôt jolie, et surtout animée de charme et de séduction.

Francine lui serra la main d'un geste affectueux, comme on la serre à quelqu'un que l'on a beaucoup de plaisir à voir et prononça :

— Geneviève, je vous amène le père de Bernard.

Puis, se retournant vers son mari, elle présenta :

— M Geneviève, l'amie de notre fils.

M. Dervieu eut un mouvement de surprise. Mais, sans plus s'occuper de lui, Francine entraînait la jeune fille sous la lucarne qui éclairait la pièce et s'écriait :

— Vite, Geneviève. Alors, vous avez une lettre de Bernard ? Une autre fois, je vous en supplie, téléphonez-moi plus tôt. Il ne faut pas craindre de me déranger. Pensez donc, une lettre de Bernard ! Moi aussi, j'en ai reçu une avant-hier. Toujours bien portant… mais pas de détails…… Et vous, votre lettre est longue ?

Déjà elle tenait entre les mains la précieuse missive, et elle reprit tout en lisant :

— Il n'y a pas d'indiscrétion ? Je puis lire ? Ah ! le malheureux, il s'est encore perdu… Pas blessé ? Non… Comme il est jeune ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourvu qu'il ne lui arrive rien.

— Il ne lui arrivera rien, madame, affirma la jeune fille en souriant.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? vous en êtes sûre… Ah ! quand vous dites cela, il me semble…

Elle avait mis la lettre dans son corsage, et une allégresse singulière la soulevait.

— Entre donc, dit-elle à son mari. Tu restes là avec ton chapeau !… Pourquoi ne t'assieds-tu pas ? Tenez, Geneviève, donnez-lui cet escabeau… Alors, vous êtes sûre, Geneviève ? Tu entends, Georges, elle est sûre que notre fils reviendra. Il faut, Georges, il faut que tu partages notre conviction, à toutes deux. Et puis je vais t'expliquer… car tu ne comprends peut-être pas… Figurez-vous, Geneviève, qu'il ignorait où je le conduisais. Il m'avait demandé pourquoi j'étais heureuse à certains moments. Alors…

Elle s'assit près de son mari et lui confia :

— C'est un jour de désespoir que je suis venue ici. Sur un carnet de Bernard, j'avais lu le nom et l'adresse de Geneviève, et j'avais deviné ce qui était. Et je suis venue… oh ! sans savoir ce que je voulais… mais parce que j'avais besoin de parler de lui… Nous deux, vois-tu, toi et moi, nous ne pouvons plus nous consoler l'un l'autre… nous nous connaissons trop. Tandis qu'elle, tout de suite, elle m'a dit ce qu'il fallait me dire, et j'ai senti qu'elle le pensait. Elle a la foi et la certitude de son âge. Dès que j'arrive c'est un autre monde… Je vois les choses autrement… à travers son amour à elle. Et c'est un amour si profond ! Vois-tu, Georges, en temps habituel, une mère est jalouse de cet amour-là. Comme c'est absurde. Si je te disais que je ne connais vraiment Bernard que depuis que je la connais, elle. À mes yeux, maintenant, ce

n'est plus un enfant, mais un homme, avec des qualités nouvelles, et des naïvetés, et des délicatesses que je n'avais jamais discernées. Mais physiquement même… Tiens, regarde ce portrait de lui qu'il a fait faire pour elle, et toutes ces petites photographies prises au hasard de leurs promenades. Le voyais-tu ainsi ton fils, avec cette expression-là ? Alors, Geneviève et moi, nous parlons de cet autre Bernard, qui est le sien et qu'elle aime. Et, je ne sais pas pourquoi, je n'ai plus peur de rien, auprès d'elle. Ce Bernard-là, aimé si joliment, ne peut plus mourir, à mes yeux. L'amour de Geneviève le protège, Est-ce que tu me comprends, Georges ?

Elle entoura le cou de son mari et lui mit la main sur les lèvres.

— Non, tais-toi. Je suis sûre que tu me comprends et que tu m'approuves. Tes yeux sont pleins de larmes, qui me font du bien, Georges. Mais ne dis pas un mot, je t'en prie. Quand tu auras besoin de consolation, tu viendras ici, tout seul, et elle te donnera de la force, comme à moi. Aujourd'hui, ne parle pas. Rien de ce que tu dirais ne vaudrait les larmes qui coulent de tes yeux. Donne-lui la main, Georges. C'est une vaillante créature, et si courageuse, la chère petite ! gagnant sa vie par elle-même et n'acceptant rien de personne. Ah ! si tu savais ! Tiens, j'ai fait le vœu que, si notre fils revenait, il aurait toute liberté de l'épouser. Tais-toi, tais-toi… pas un mot… ne dis ni oui ni non. L'avenir est à eux… il sera ce qu'ils voudront… ce qu'elle voudra, elle, qui l'aura sauvé par ses prières, par son amour, par sa pureté… Tais-toi et allons-nous-en. Donne-lui la main Georges.

La jeune fille ne disait rien. L'émotion la faisait un peu rougir. Elle demeurait cependant toute souriante, sans marquer le

moindre embarras. Grande, de taille harmonieuse, le visage loyal, elle était de ces femmes qui donnent de beaux enfants et qui portent le bonheur dans leurs bras.

M. Dervieu s'inclina devant elle et lui baisa la main.

10

Àce moment, nous raconta le lieutenant R..., on ne pouvait plus défendre le village qu'en s'accrochant aux dernières maisons jusqu'à l'arrivée des renforts promis. Je fis venir le soldat Martineau, un bon type de campagnard, un peu taciturne, pas très hardi, qui restait plutôt en arrière lors des attaques, mais tireur excellent, et je lui dis :

— Il parait que tu es du pays, toi ?

— Oui, mon lieutenant, je suis d'ici même.

— Tu as ton père et ta mère ?

— Non, mon lieutenant, ils sont morts il y a longtemps. Je fais marcher la ferme avec ma sœur. Et puis j'ai une autre sœur qui tient un café. Tenez, mon lieutenant, vous le voyez... près de l'église... Tout ce monde-là a évacué. Le village est vide.

— Eh bien, reste auprès de moi, Martineau. Tu vas nous conduire en arrière, et nous chercherons les maisons qui conviennent le mieux à la défense.

Ce fut vite fait. Quoique le village fût assez étendu, je ne tardai pas à porter mon choix sur un groupe de fermes, dont la plus im-

portante, située à trois ou quatre cents mètres, s'étalait sur un monticule que flanquait une hêtrée.

— Conduis-moi là-bas, ordonnai-je à Martineau.

Il hésita une seconde ou deux, puis il se mit en route sans rien dire.

— La ferme se prêtait fort bien à la défense. Les bâtiments étaient solides, disposés comme il convenait, percés de petites fenêtres. J'avais à peine fini de m'y installer avec une section que les premiers obus tombaient autour de l'église. Après quelques tâtonnements, le tir ennemi, dont nous pouvions voir l'effet terrible, fut rectifié. L'église s'écroula et toutes les maisons qui l'avoisinaient furent touchées. Quelques-unes flambaient.

— Martineau, lui dis-je, il est probable que le petit café de ta sœur…

— Oh ! bien sûr qu'il n'en reste plus grand'chose, me dit-il.

Il était un peu pâle. Cependant il prononça ces paroles avec une résignation où il y avait de l'indifférence, et il ajouta :

— C'est la guerre, mon lieutenant.

— Le bombardement continuait, plus violent, et plus proche. Un taube, qui plana au-dessus de nous, dut nous aviser et faire des signaux, car, au bout de quelques minutes, un obus s'enfonça dans la terre molle du potager.

— Crebleu ! jura Martineau, ils nous ont repérés. C'est-y pas malheureux !

— Tu as peur, Martineau ?

— Ma foi, non, mon lieutenant. Seulement, c'est par rapport à ce que…

— Eh bien, quoi ?

— Eh bien, voilà, mon lieutenant, c'est ma ferme, ici… Alors, n'est-ce pas ?…

Coup sur coup une demi-douzaine d'obus éclatèrent, et puis l'ouragan se déchaîna sur nous, épouvantable, infernal, crevant les toits, trouant les murailles, abattant les arbres, ravageant et massacrant. Une vingtaine de mes hommes furent atteints. Des flammes s'élevaient de partout, de toutes les granges, de tous les bâtiments, et aussi des fermes voisines que tenait l'autre section. Et c'était autour de nous un tel chaos que j'estimai imprudent d'attendre l'inévitable assaut qui allait succéder au bombardement. Déjà les balles ennemies sifflaient. Notre artillerie, prévenue trop tard n'arrivait pas. Il fallait se replier et s'organiser sur les pentes boisées qui dominaient le village en arrière. Je donnai l'ordre de la retraite.

Quand nous partîmes, il ne restait ainsi dire rien de la ferme Martineau. Lui, pendant ce temps, il n'avait guère bougé. Appuyé contre un pan de mur, les mains crispées autour de son fusil, le visage contracté, il regardait l'amoncellement des ruines.

Je lui dis :

— Il faut s'en aller, Martineau.

— S'en aller comme ça, mon lieutenant ? Avant même d'avoir tiré un coup de fusil ?

Sa voix tremblait de rage, Je vis dans ses yeux une haine féroce. J'insistai.

— Voyons, Martineau, tu ne vas pas te faire tuer ici ?

— Non, non, dit-il au bout d'un instant, comme s'il prenait son parti de tout ce qui était arrivé. Après tout, quoi ! les maisons, ça se relève. Un an de travail, un peu de courage, et il n'y paraîtra plus. Et puis, la terre est toujours là. Filons, mon lieutenant.

Il partit devant moi, la tête basse, en marmottant des mots que je n'entendais pas. Un peu plus loin, il s'arrêta.

— On leur fait face, mon lieutenant ?

— Pas encore. Tiens ! là-bas, n'est-ce pas le cimetière ?...

— C'est celui du village, mon lieutenant.

— On va essayer d'y tenir un moment. La position est bonne.

La position était bonne, en effet, et, à l'abri du petit mur, ou bien couchés derrière les tombes, nous pûmes retarder les progrès des Allemands, tandis que le gros de la compagnie abattait des arbres sur la lisière du bois et creusait des tranchées.

J'avais conservé près de moi les meilleurs tireurs, Martineau faisait merveille. Au centre du cimetière, à peine dissimulé par une pierre tombale qui se dressait entre deux ifs, il ne cessait d'épauler et de tirer. À ses côtés deux soldats, légèrement blessés, rechargeaient continuellement son fusil et lui passaient les leurs.

On gagna ainsi trente ou quarante minutes. À la fin cependant, comme nous risquions d'être cernés par des forces trop nombreuses, je résolus de rejoindre les nouvelles tranchées, pen-

dant que le sentier qui pouvait nous y conduire n'était pas encore sous le feu de l'adversaire.

— En route ! m'écriai-je. Tu viens, Martineau ?

Il ne me répondit pas. Mes hommes et moi nous remontions déjà, en nous courbant, l'allée centrale, lorsque, surpris par le silence de Martineau, je me retournai. À ce moment il tira encore, et il se mit aussitôt à recharger un des deux autres fusils.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu fais ? Il n'y a pas de temps à perdre.

Il épaula, visa posément et, de nouveau, il y eut une détonation.

Je m'approchai de lui et répétai :

— Tu viens, Martineau ?

Il répliqua entre ses dents :

— Non.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

Sans un mot, de sa main gauche tendue, il me désigna la pierre tombale derrière laquelle il se tenait. Je me penchai et je lus :

Ici reposent Alphonse Martineau, cultivateur, et son épouse bien-aimée, tous deux réunis par la mort en 1910.

Et plus bas, sur la même pierre, on pouvait lire :

Ci-gît, dans la tombe de son père et de sa mère, Louis-Octave Martineau, décédé en 1875. Son épouse bien-aimée l'avait devan-

cé, ainsi que deux de ses frères, morts pour la patrie en 1870 et qui dorment ici.

J'étais singulièrement ému. Je m'expliquais maintenant la conduite de Martineau. Que son village natal fût incendié, que sa ferme fût anéantie, il l'avait accepté. Cela se répare. La vie refleurit sur les ruines. Mais quelque chose de plus puissant et de plus profond l'attachait au lieu vénéré où ses parents et ses grands-parents, se trouvaient ensevelis. Il ne voulait plus s'en aller au delà des morts sur la tombe desquels il avait prié tant de fois depuis son enfance. C'était là le point extrême, la limite sacrée que l'envahisseur n'avait pas le droit de franchir. Les morts devaient dormir tranquilles. Martineau ne reculait plus.

Cependant plusieurs balles crépitèrent autour de nous, et l'une d'elles s'aplatit sur la pierre. Alors je dis à Martineau :

— Tu vois, il faut partir.

D'un bond, pour ainsi dire, il se retourna et me jeta :

— Fichez-moi la paix. Je reste, vous entendez, je reste !

C'est à peine si j'entrevis sa figure convulsée et la lueur de son regard. Déjà il reprenait sa besogne avec une sorte de rage frénétique et une telle obstination que je sentis l'inutilité de tout effort pour le réduire à l'obéissance.

Àhuit cents mètres en avant, des silhouettes d'Allemands débouchaient du village.

— Adieu, Martineau, lui dis-je.

Il ne répondit pas. Il tirait.

Je rejoignis mes hommes. Deux fois encore il me fut donné de l'apercevoir, du haut des pentes que je gravissais en courant. Il était à genoux, couché presque sur la terre même de la tombe, à plat ventre, parmi les fleurs, et, des cartouches accumulées à portée de sa main, il tirait, il ne cessait de tirer.

Et j'entendis encore la détonation de son fusil pendant que nous tirions, nous, de derrière des tranchées. Sentinelle perdue, il inquiétait l'ennemi, qui devait croire à la présence de tout un détachement dans le cimetière et qui n'osait avancer qu'avec précaution.

Vraiment c'était impressionnant, et ce paysan communiquait à tous mes hommes son ardeur et son âme héroïque. Aucun d'eux n'eût voulu lâcher pied. Et lorsque, une demi-heure plus tard, à l'instant même où les Allemands franchissaient le mur du cimetière et galopaient au milieu des tombes, les renforts nous arrivèrent, l'offensive que nous reprîmes aussitôt fut irrésistible. Sans une minute de répit mes hommes dégringolèrent les pentes. Le cimetière se vida. J'accourus. J'avais hâte de retrouver Martineau.

Il était là. Il gisait sur la tombe de ses pères, ou plutôt dans la tombe. Tout en combattant il s'y était creusé un abri, d'où il avait continué de tirer, s'enfonçant peu à peu, rejoignant Alphonse Martineau, et Louis-Octave Martineau, et sa mère, et sa grand'-mère, et ses grands-oncles morts pour la patrie. Il était là, le front troué d'une balle, du sang plein les joues, avec une expression de haine et de colère sainte. Gardien farouche de ses morts, il les avait défendus jusqu'au dernier souffle, et grâce à lui les morts avaient été sauvés.

Une heure après, le village était repris. Nous ne l'avons plus perdu. Martineau repose à l'endroit même où il a voulu mourir.

11

Àquarante ans, Hippolyte Dorgeval était un vieux cabot. Il avait joué, dans toutes les villes de province, où le théâtre n'ouvre qu'une fois par semaine, tous les vieux mélos, pièces patriotiques, drames historiques drames judiciaires qui montrent sous ses faces les plus brillantes le génie des grands premiers rôles. Et Dorgeval, à ses yeux, comme aux yeux des bons amateurs de ces diverses localités, était un grand premier rôle dans toute l'acception du mot.

Comme héros de pièces historiques, principalement, il se surpassait. Nul ne tirait flamberge avec plus de brio. Nul ne s'enveloppait plus superbement dans le manteau couleur de muraille, et ne provoquait une douzaine d'adversaires d'une voix plus sardonique et plus tonitruante. D'Artagnan ou la Môle, Bussy ou Lagardère, Hernani ou Triboulet, il était tout cela, comme s'il l'eût été par droit de naissance et par droit de nature. Il respirait la force. Il débordait de vaillance, de témérité folle et d'audace absurde, d'insolence et de truculence, de noblesse et d'abnégation. Il semait l'épouvante. Il était l'élan et la fougue. Il était celui qui se bat contre tous et qui l'emporte sur tous, celui qui donne sa vie sans raison, celui qui meurt en souriant, pour la gloire, pour une idée, pour rien.

La guerre le surprit en pleine épopée. Il n'eut pas une seconde d'hésitation : par le premier train où il put trouver de la place il

fila vers le fin fond de la Bretagne, loin des villes, loin des bureaux de recrutement et des conseils de révision, et il s'installa modestement dans une toute petite auberge, avec l'espoir que la France saurait bien se passer de ses services et ne l'obligerait pas à sortir son épée du fourreau.

Il vécut là des jours paisibles, partageant ses loisirs entre la pêche et de longues promenades, où il déclamait en plein air ses rôles favoris. Il ne lisait jamais de journaux. À quoi bon s'attrister ou se réjouir de nouvelles qui ne le concernaient pas et qui ne pouvaient pas le concerner ? Tout cela se passait dans un monde lointain, où il était farouchement résolu à ne jamais pénétrer. On s'y bat, on y souffre de privations horribles et de blessures atroces. On y meurt. Autant de perspectives qui lui donnaient la chair de poule.

Il attendait ainsi sans trop d'impatience la fin d'un état de choses qui lui permettrait tout au moins de voir quelle fermeté d'âme il opposait aux bouleversements et aux révolutions, lorsqu'il reçut, un après-midi la visite inopinée d'un gendarme porteur de papiers effroyables. Le sieur Dorgeval Hippolyte, de la classe 1894, était convoqué tel jour, à telle heure, devant le conseil de révision.

La terreur le cloua au lit, tremblant de fièvre, durant une semaine. Puis, ce fut la série des cataclysmes. Malgré quelques varices et une faiblesse de cœur dont il se glorifia d'une voix triomphale, quoiqu'il jurât à ses messieurs du conseil qu'il ferait un excellent auxiliaire, il fut versé dans le service armée.

Bien plus, on le prit comme fantassin. Fantassin, un Dorgeval, un grand premier rôle, habitué à parcourir les scènes de théâtre

sur son palefroi ! Oui, fantassin ! Et comme tel il passa deux mois dans un camp d'instruction, deux mois de supplices ! Et comme tel, c'est-à-dire comme victime désignée d'avance à la mort, il fut expédié sur le front, et, bien entendu, à l'endroit le plus exposé du front.

La fièvre le reprit. Il resta huit jours dans une tranchée de deuxième ligne, à grelotter. Puis il connut l'enfer de la première ligne. Et puis, un matin, ce furent les préparatifs de l'assaut.

Chose étonnante et qui le surprit lui-même, il n'éprouva pas, à l'annonce de cet assaut, la peur qu'il redoutait. Et cela, sans doute, pour la raison qu'il avait résolu de se faire blesser. « Une bonne balle, se disait-il, et j'en serai quitte. » Il avait même choisi l'endroit de la blessure, le gras du bras. Il souffrirait peut-être, mais quel soulagement ! Quelle fin de cauchemar !

Àonze heures précises, après un formidable bombardement des positions ennemies, ses camarades bondirent hors de la tranchée. Dorgeval ne bondit pas. Mais il les suivit, et de pas trop loin. Il y avait trois cents mètres à franchir. Il les franchit en courant, les jambes un peu molles, le ventre tordu par d'intolérables douleurs, et avec l'impression qu'il allait enfin recevoir la charitable balle si impatiemment attendue.

Son capitaine, auprès de qui il se trouva, lui dit, pendant une pause :

— Tu es vert, mon garçon.

— Oui, mon capitaine.

— N'importe ! Je suppose que la frousse ne t'empêche pas de crier un peu fort ?

— Non, mon capitaine.

— Eh bien ! aussitôt que nos premiers hommes arriveront aux tranchées, crie-leur : « Pas de halte, les enfants ! On ne s'arrête pas ! Droit sur les secondes lignes ! » Moi, je suis un peu enroué. Ils ne m'entendraient pas. C'est compris ?

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien ! vas-y. Gueule.

Dorgeval se campa et hurla l'ordre de son chef, d'une voix qui domina le fracas de la bataille.

— Fichtre ! ricana l'officier, tu as du coffre ! Mais tu n'avais pas besoin de exposer comme ça, debout !

— On articule mieux debout, mon capitaine.

Ils se remirent en route. Deux fois encore, Dorgeval lança des commandements, et chaque fois en se dressant dans une posture avantageuse qui faisait valoir sa silhouette. En outre, il ne se bornait pas à répéter les paroles de son chef, il en ajoutait d'autres, à sa fantaisie, d'autres qui sonnaient bien et dont l'écho se prolongeait dans le tumulte des détonations.

— En avant, camarades !... En avant pour la patrie !... Toujours en avant !... La victoire est à nous !... De l'audace et encore de l'audace !... Soldats de France, nous irons jusqu'au bout du monde !...

Au hasard de ses souvenirs, il lâchait des phrases toutes faites qui jaillissaient de sa mémoire, des bribes de tirades prises à tous ses rôles et qui s'appliquaient plus ou moins à la situation.

— Hardi, les gars ! Du cœur au ventre, les amis ! Hardi ! Souquez ferme ! Un peu plus de vigueur à tribord ! Ça y est ! Nous les tenons ! À l'abordage, les petits gars !

L'abordage, pour lui, c'était la tranchée ennemie. Quand ce fut à son tour, il s'y précipita comme un fou, courut à travers des boyaux, remonta en vociférant, galopa parmi des fils de fer et tomba dans un groupe d'Allemands qui se défendaient avec une énergie farouche. Avec trois ou quatre hommes de sa compagnie il chargea le groupe.

— Rendez-vous, enfants de chienne !... À genoux, la canaille !... Ah ! vous avez cru, messieurs !... Quelle erreur fut la vôtre !... Un gentilhomme français n'a qu'une parole... À moi, comte, deux mots !... Que dis-tu, fils de Barberousse ? Et toi, Hospodar de Valachie, tu veux connaître ma volonté ? À quatre as d'ici, je te la fais savoir. Tremble, tyrans, voici Dumanet qui s'avance... Sic volo, sic jubeo...

Le son de sa voix le grisait. Ses clameurs l'exaltaient. Tout son passé de vieux cabotin lui montait à la tête, et il jouait son rôle, comme il en avait joué tant d'autres, hâbleur, fanfaron, magnifique, insolent, bavard à la façon des héros d'Homère, grandiloquent comme un matamore de cape et d'épée, terrible, hargneux, sarcastique, se démenant, faisant face à tout, tuant, abattant, pourfendant. Un fusil ? Une baïonnette ? À quoi bon ! Joujou d'enfant ! Parlez-moi d'une rapière !

Cette rapière, il l'arracha des mains d'un officier, et il la brandit formidablement avec l'adresse étourdissante d'un spadassin.

— À moi, la botte secrète ! Coupé, dégagé, contre de quarte, battez le fer, et ça y est ! L'ennemi mord la poussière... Ah ! Sa-

tan, retourne d'où tu viens !... Et ce moulinet, qu'en fais-tu ?... Un moulinet de derrière les fagots, ce me semble... Tout le monde a son compte ? Bien joué, messeigneurs, et maintenant à la Tour de Nesle.

En quelques minutes, le groupe des Allemands fut anéanti. Deux lignes de tranchées étaient prises. Le but était atteint.

Un peu plus tard, le capitaine fit venir Dorgeval.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Artiste dramatique, mon capitaine.

— Mais tu t'es déjà battu ?

— Oh ! certes, bien souvent ! affirma Dorgeval, qui pensait à toutes les batailles, assauts, guet-apens, duels, où il s'était dépensé si magnifiquement au cours de sa longue carrière.

— Pourtant, tu ne semblais pas très fier au début.

— Histoire de s'y remettre, mon capitaine.

— Eh bien ! vrai, tu as une manière à toi de t'y remettre, mon garçon. Sais-tu bien que tu as décroché ta citation et ta Croix de guerre... Peut-être bien la médaille ?...

Dorgeval ne sembla pas ébloui. La Croix de guerre ?... La médaille ?... Qu'est-ce que c'est que cela pour quelqu'un qui a porté le collier de la Toison d'Or, l'ordre de la Jarretière et le ruban rouge de Saint-Louis ? Des récompenses ? des grades ? Colifichets dont il était bien revenu ! Non, ce qui importe, c'est le devoir accompli et accompli dans de belles conditions, sur un

théâtre qui en vaut la peine, et devant un public qui s'y connaît et qui applaudit.

— À votre guise, mon Capitaine, déclara-t-il. Pour moi, je suis payé.

Et le buste harmonieusement penché, la jambe tendue, Hippolyte Dorgeval, grand premier rôle, essuya d'un geste large le sang qui dégouttait de sa rapière.

12

Après avoir couché son petit Jean, Gilberte congédia la paysanne qui l'aidait à tenir son ménage depuis le début de la guerre, puis elle se mit à coudre. Mais un bruit au-dessus d'elle, sur une partie du toit aménagée en terrasse, attira son attention.

Elle fut très étonnée, son mari l'ayant prévenue qu'il allait jusqu'au village voisin. Or, ce ne pouvait être que lui qui se promenait ainsi sur la terrasse. Cela l'inquiéta. L'ennemi bombardait la région de temps à autre, et l'on n'avait, Parfois, que le temps de descendre à la cave. Que pouvait-il faire là-haut, dans la nuit ?

Elle monta l'escalier de la tourelle, ouvrit la petite porte basse qui conduisait à la plate-forme supérieure, et appela :

— C'est toi, Ludovic ?

Il surgit brusquement de l'ombre que projetait une cheminée et lui dit :

— Que veux-tu ? Je prends l'air, Laisse-moi.

Son intonation saccadée la frappa. En outre, au clair de la lune, elle discerna son visage, qui était contracté par la colère. Comme elle avait pour lui une grande affection, elle reprit doucement :

— Il faut descendre, Ludovic. Je ne te laisserai pas ici C'est trop dangereux.

— Va-t'en, fit-il, d'une voix plus forte.

— Voyons, Ludovic, je t'en supplie…

— Tu ne veux pas t'en aller ?

— Mais non, il n'y a aucune raison…

Alors il se jeta sur elle avec une violence inouïe, la renversa, la prit à la gorge, et, tout en la maintenant brutalement au risque de l'étouffer, de sa main restée libre il la ligota à l'aide d'une corde tendue d'un mur à l'autre, et sur laquelle on faisait sécher le linge.

Un moment, l'étreinte s'étant desserrée, elle lança dans la nuit un appel éperdu.

— Un cri de plus, et je t'étrangle ! proféra-t-il.

Attrapant un rouleau de fil de fer accroché près de lui, il l'étira et il enveloppa la malheureuse de ces liens rigides qui la martyrisaient.

Il se hâtait d'agir, comme s'il n'eût obéi qu'à l'idée obsédante et féroce de se débarrasser de sa femme à n'importe quel prix, et de poursuivre librement la besogne qu'il avait commencée. Et, de

fait, il s'écarta aussitôt de Gilberte et courut jusqu'à l'autre bout de la terrasse.

Instantanément, sur un effort désespéré, elle réussit à tourner la tête de ce côté. De l'endroit où elle se trouvait, un pan de mur les séparant l'un de l'autre, elle ne le voyait point. Mais elle distingua tout à coup une faible lueur, qui s'alluma pour s'éteindre brusquement, et qui fut suivie d'une autre lueur, puis d'une troisième. Et, à chaque fois, elle percevait le bruit sec d'un déclic.

Ce fut soudain, en elle, l'éclair d'une vérité qui l'illumina tout entière et dissipa toutes les ténèbres. Son mari trahissait ! Là-dessus, aucun doute possible. Vingt preuves à la fois se présentèrent à son esprit, dont une des plus fortes était ce silence étrange que Ludovic, Alsacien de Mulhouse, avait toujours gardé sur les origines mêmes de sa famille. Et puis, que de mystères autour de lui ! Correspondance secrète, visites clandestines, absences inexpliquées, tous ces incidents d'avant la guerre, comme ils prenaient aujourd'hui leur signification véritable !

Àpeine, d'ailleurs, si elle entrevit tout cela, à la manière d'une vision brumeuse, dont on ne peut pas distinguer les détails, mais qui vous impose la certitude de ce qui est. Elle n'avait pas d'autre idée que de lutter contre son mari et d'empêcher l'abominable trahison, et, cette idée, elle s'y attachait subitement avec le même déchaînement de fureur qui avait lancé son mari contre elle. À tout prix, elle aussi, elle voulait agir, et agir sans une seconde de retard, et sans la moindre pensée de miséricorde.

Et c'est alors que l'ombre de la tourelle qui se projetait sur la terrasse parut s'agiter et qu'elle entendit grincer la petite porte de l'escalier,

Tout de suite elle devina, et fit à demi-voix :

— Tais-toi, Jean, pas un mot… Viens ici tout doucement.

L'enfant s'approcha. Il avait les pieds nus, et il était en chemise.

— Oh ! j'ai peur, petite mère, dit-il en s'inclinant… Pourquoi as-tu crié ?… On t'a fait du mal ? Oh ! j'ai peur, j'ai peur !…

Elle lui dit :

— On m'a frappée et attachée. Mais il n'y a plus rien à craindre… L'homme est là-bas, au bout de la terrasse. Alors, tu as le temps de couper mes cordes. Descends à la cuisine. Prends un couteau. Et puis non, non, pas ça…

Elle sentait les morsures du fil de fer qui, à plusieurs endroits, s'enfonçait dans sa peau, et elle se rendait compte que jamais l'enfant ne parviendrait à la dégager.

— Écoute, dit-elle, sans vouloir même réfléchir, écoute : va dans le bureau à papa. Il y a un fusil… tu sais… au-dessus de la cheminée… Tu monteras sur une chaise… et fais bien attention, il est chargé…

— Oh ! j'ai peur… j'ai peur… dit l'enfant, d'une voix qui grelottait.

Il s'éloigna.

Àvingt pas d'elle, Ludovic continuait son œuvre infâme. Elle se rappelait que, sous des prétextes confus, il avait organisé contre un mur, avec des planches, une sorte de petit baraquement, percé d'un trou du côté du Nord. Cela lui permettait main-

tenant, sans aucun doute, de faire des signaux qui ne pouvaient être vus que de ce côté, et seulement d'une certaine distance.

Elle tressaillit d'horreur. Chaque bruit de déclic, chaque lueur la secouaient comme l'atteinte d'un coup. C'était une syllabe de plus, un mot de plus qui parvenaient à l'ennemi et complétaient les renseignements déjà donnés, et Gilberte savait combien, par sa situation, Ludovic pouvait en recueillir, de ces renseignements !

— Ah ! le misérable ! le misérable ! grinça-t-elle.

De nouveau l'ombre de la petite porte qui s'ouvrait lui apparut. Jean chuchota :

— J'ai le fusil, petite mère… Tu le veux ?

— Non… Je suis attachée… Mais toi, tu sais tirer, n'est-ce pas ?

— Oui, petite mère, à la carabine, quand il y a la foire.

— C'est la même chose… Il n'est pas trop lourd ?…

— Oh ! non, pense donc, j'ai onze ans. Seulement, c'est sur l'homme qu'il faut que je tire ?

— Oui. Tu le vois ?

L'enfant s'écarta d'un pas et avança la tête.

— Je le vois, petite mère… ou plutôt je vois une ombre. Il est à genoux, sous la niche que papa a construite… et il allume… des choses…

— Quoi ?

— C'est une lanterne, je crois. Non… C'est une lampe électrique… Tu entends ?

— Vite, vite, ordonna Gilberte, mets-toi à genoux aussi… et pose le canon de ton fusil sur l'escabeau qui est là… Ça y est ?

— Oui, petite mère. Mais comme j'ai peur ! Le fusil remue dans mes mains.

— C'est le froid… Tu aurais dû te couvrir.

— Ah ! maman, je ne peux pas viser…

— Mais si, mais si. Vise-le n'importe où… dans le dos… n'importe où, pourvu qu'il tombe…

Elle s'était retournée à moitié, son buste se dressait par un effort prodigieux, et elle balbutiait, haletante, impérieuse :

— Mais tire donc ! tire donc ! Qu'est-ce que tu attends ?

Le bruit saccadé et ininterrompu du signal la mettait hors d'elle. Le flot de la haine l'inondait, engloutissant le passé et tous les sentiments qui l'animaient jadis. Elle voulait tuer, détruire, l'immonde personnage.

— Mais tire donc !…Qu'est-ce que tu attends ? répéta-t-elle.

— Maman… maman.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— L'homme… l'homme… c'est papa… je l'ai vu… j'en suis sûr.

— Mais, tu es fou… Ton père est au village. Il te l'a dit lui-même.

— Cependant…

— Et puis après ?… S'il trahit ? Mais non… je te jure… Oh ! mon petit, je t'en supplie !…

Elle s'était glissée jusqu'auprès de l'enfant, lui insufflant un peu de sa résolution farouche. Il tremblait moins. L'arme était braquée. Son doigt pressait la gâchette. Gilberte eut un sursaut de volonté.

— Écoute… Si tu ne tires pas… eh bien ! j'appelle, je crie… L'homme viendra et nous tuera tous-deux.

L'enfant appuya. La détonation partit. Il y eut un gémissement au bout de la terrasse, quelques plaintes, et le son rauque d'une voix qui disait : « Au secours ! Au secours ! » et qui, peu à peu, s'affaiblit, se tut…

L'enfant bégaya, terrifié :

— C'est papa, petite mère, c'est papa…

Elle dit tout haut, avec un grand calme :

— Ne t'occupe pas de cela, mon petit Jean. Descends vite t'habiller, et puis tu remonteras avec un couteau et des tenailles. Après, on verra ce que c'était que ce misérable, et ce que nous ferons de lui, pour que personne ne se doute de ce qui s'est passé… Tu entends, mon petit Jean, personne… Il faut que cela reste entre nous deux… Descends t'habiller, mon petit Jean…

13

— Alors, c'est décidé ? demanda le colonel, lorsque le sergent Dalbrecq eut accouru à son appel, c'est décidé, tu ne veux pas de permission ?

— Non, mon colonel.

La réponse fut nette. Debout devant son supérieur, les talons joints, l'homme avait une figure énergique, barrée de deux cicatrices, qui semblaient avoir rétréci la peau des joues et fait saillir les pommettes. Les yeux étaient petits et louchaient, ce qui donnait au regard une expression un peu fuyante.

Àla poitrine, deux décorations, la médaille militaire et la Croix de guerre avec quatre citations.

Le colonel reprit :

— Écoute, Dalbrecq, je ne connais pas ton père ; mais comme ancien capitaine de gendarmerie, il a cru pouvoir m'écrire, ainsi que je te l'ai dit… Il se sent vieux. Et puis, il sait que tu te bats… comment dirais-je ? Que tu te bats comme un fou… Donc, il a peur qu'il ne t'arrive quelque chose, et il veut te voir. C'est tout naturel. Aussi tu vas partir demain.

— Non, mon colonel.

— Mais bougre d'entêté, puisque je n'ai pas besoin de toi pour le moment ! Pas de mission dangereuse. Alors, tu n'as plus rien à faire ici. Va-t'en.

— Non, mon colonel.

L'officier lui appliqua la main sur l'épaule.

— Eh bien ! sais-tu ce qui va se passer, mon petit ? Dès l'instant que tu ne veux pas aller voir ton père, c'est ton père qui viendra. Je vais envoyer un rapport à la division, et, je n'en doute pas, l'autorisation sera accordée au bonhomme.

Le sergent Dalbrecq parut troublé.

— Vous feriez cela, mon colonel ?

— Pas plus tard que tout de suite. Je vais écrire à la minute même.

Déjà il s'éloignait. Dalbrecq courut après lui.

— Mon colonel, mon colonel…

L'officier s'arrêta.

— Tu es décidé ?

— Non, mon colonel, seulement…

Il hésitait, se tordait les poings avec un emportement où il y avait de la colère et une sorte de désespoir.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda l'officier. Parle, que diable ! Explique-toi.

— Oui, c'est cela, c'est cela, je vais m'expliquer, Aussi bien, ça ne pouvait pas durer. Il le faut, il le faut.

Il regardait autour de lui, comme s'il eût craint d'être entendu. Mais le colonel s'assit sur un tronc d'arbre et lui dit :

— Il n'y a personne, Dalbrecq, tu peux me raconter ton histoire. Je t'écoute, mon petit.

Et, au bout d'un moment, la tête basse, la voix sourde, ayant retiré son képi, dont il pliait la lisière avec ses doigts crispés, le sergent Dalbrecq fit, à brûle-pourpoint, cette étrange confession :

— Le soir même de la mobilisation, le capitaine de gendarmerie Dalbrecq conduisit son fils à la gare et lui fit ses adieux, sans pouvoir retenir quelques larmes. Le fils, qui était alors simple soldat, voyagea toute la nuit et une partie du jour. Comme il traversait les montagnes de l'Auvergne, et qu'il était seul dans son compartiment, il eut le tort de s'appuyer à une portière qu'il croyait fermée, et il dégringola le long d'un talus jusqu'au bord de la route qui côtoie la ligne à cet endroit. Quelqu'un passait, à ce moment, sur la route… un chemineau… ou plutôt un rôdeur de grand chemin, qui soigna le fils Dalbrecq, reçut ses dernières paroles… et lui ferma les yeux.

Le colonel sursauta :

— Qu'est-ce que tu chantes ? Je n'y comprends rien à ton histoire. Pourquoi parles-tu du fils Dalbrecq comme on parle d'une autre personne que soi ?

— Parce que c'est une autre personne ; mon colonel.

— Voyons, voyons, tu n'es donc pas le fils du capitaine de gendarmerie, Dalbrecq ?

— Non, mon colonel, celui-là est mort.

— Mort ! — Oui, mon colonel, mort d'un accident de chemin de fer.

— Mais, tu t'appelles Dalbrecq, cependant ?

— Non.

— Alors, qui es-tu ?

— Moi, je suis le chemineau dont je vous parlais, le rôdeur de grand chemin.

Il y eut un silence. Le colonel bougonna :

— Ton nom ?

— Mon nom, murmura l'homme, toujours à demi voix, ne vous apprendrait rien, mon colonel. C'est celui d'un assez mauvais bougre qui a eu pas mal de démêlés avec la justice de son pays… Un déserteur aussi, que la police recherche. Bref, en temps de guerre, cela ne pouvait durer bien des semaines. Un jour ou l'autre, on m'aurait mis la main au collet. Lorsque l'occasion s'est présentée, je l'ai saisie au vol.

— Quelle occasion ?

— Eh bien ! voilà… celle de me glisser dans la peau d'un autre. N'est-ce pas, le portefeuille du fils Dalbrecq, ses papiers, son livret militaire, sa feuille de route, tout cela c'était à ma disposition. Comment résister ? Alors, n'est-ce pas, j'ai pris ses vêtements, je lui ai mis les miens… avec tous mes papiers à moi… tout mon état civil… Et tout est réglé ainsi depuis bientôt un an, sans qu'on se doute de rien.

— Cependant, le père Dalbrecq… ? interrogea le colonel, qui s'intéressait à l'aventure.

— Le père Dalbrecq, oui, évidemment, c'était le point délicat. Comment faire pour qu'il ne s'aperçoive pas du changement ? Je recevais ses lettres, cinq lettres, dix lettres, où il se désespérait de ne pas avoir de nouvelles de son fils. Enfin, un jour, je lui ai répondu, en disant que j'étais un peu blessé à la main, ce qui expliquait le tremblement de mon écriture. Et ça a très bien pris. Je me dis que si je n'avais pas fait tout ça, le bonhomme saurait que son fils est mort. Il serait dans le chagrin. Tandis qu'au contraire, il est heureux, tranquille…

— Et toi aussi…

Le sergent regarda son supérieur et demanda :

— Que voulez-vous dire, mon colonel ?

— Je veux dire que, toi aussi, tu es bien tranquille, à l'abri des poursuites, pourvu d'un nom honorable, et tout cela aux dépens…

— Un nom honorable, vous avez raison, mon colonel, interrompit le sergent. et c'est cela justement qui m'empêche d'être tranquille. Au début, oui, je me laissais vivre. Plus de crainte. L'uniforme me couvrait. Seulement, voilà, ça ne suffisait pas au père Dalbrecq. Le bonhomme n'était pas content de son fils. Pensez donc ! Un capitaine de gendarmerie, un ancien combattant de 70, ça ne plaisante pas sur le chapitre de la bravoure, et, au bout de six mois, quand il a vu que son fils se la coulait douce et qu'il n'avait pas encore de galons au bras, pas de médaille sur la poitrine, aucune citation, alors, ma foi, il s'est mis à grogner. Alors… alors… il a fallu marcher. Et j'ai marché. Caporal d'abord, et puis sergent, et puis la Croix de guerre, et puis la médaille… j'ai enlevé tout ça à la baïonnette. Et chaque fois, le bonhomme, là-bas,

chantait victoire. Et à chaque lettre, moi, je redoublais. Je devenais enragé.

— J'en sais quelque chose, murmura le colonel. Ainsi, c'est pour faire plaisir au vieux Dalbrecq…

— Dame, oui, mon colonel. Et puis, à la longue, aussi pour me faire plaisir à moi. N'est-ce pas ? On s'excite… on s'emballe… et l'idée qu'on est sergent médaillé, ça vous donne du cœur au ventre.

Il se tut un moment et reprit, plus bas encore :

— Et puis, il y a quelque chose que je ne comprends pas… le sentiment que je suis vraiment le fils du capitaine Dalbrecq. Certes, je sais. J'ai volé ce nom-là. Mais, tout de même, c'est ça que je suis… un homme honorable, qui porte un nom honorable, comme vous dites. Et il faut bien être à la hauteur… Il faut que je me conduise comme il se serait conduit, lui, et mieux même. Il faut que le père soit content et fier de son fils. Je continue jusqu'au bout. Rien ne peut plus m'arrêter. Le sergent Dalbrecq, le fils du capitaine Dalbrecq est au premier plan. Il donne l'exemple, debout sur la tranchée. C'est nécessaire, et c'est juste. Le devoir est là, et je ne flancherai pas, mon colonel.

De nouveau il se tut. Malgré lui, le colonel l'observait, avec une sympathie et une émotion qu'il ne dissimulait point. Étrange héros qui atteignait au sublime pour des raisons si imprévues !

Il prononça, d'un ton songeur :

— Cependant, il arrivera bien une heure où la vérité se découvrira.

— Cela ne doit pas être, mon colonel. Le bonhomme en mourrait de honte.

— En ce cas, je ne vois pas de solution possible.

— Il y en a une, mon colonel, et elle est inévitable. Je ne la cherche pas, mais la guerre est longue. Autour de moi, tous les hommes tombent. Un jour ou l'autre, ce sera mon tour, et ainsi tout s'arrangera. Le père Dalbrecq aura le droit de pleurer son fils. En attendant, qu'il soit heureux !... Nous sommes d'accord, mon colonel ?

— Oui.

— Le bonhomme ne viendra pas ici ?

— Non.

— Et vous continuerez à m'appeler quand vous aurez besoin d'un gaillard qui n'a pas froid aux yeux ?

— Oui.

— Je vous remercie, mon colonel.

Et le sergent Dalbrecq, ayant fait le salut militaire, pivota sur ses talons et regagna sa tranchée.

14

Chez une de ses amies, Henriette Daubrée fit la connaissance d'une dame qui venait d'obtenir l'autorisation d'aller passer

quelques heures dans un château qu'elle possédait non loin du front.

Or, le village voisin de ce château était précisément celui où Henriette savait que le régiment de son mari, fortement éprouvé, prenait actuellement quelques semaines de repos.

L'autorisation étant valable pour deux personnes, cette dame et sa sœur, et la sœur se trouvant malade, il fut convenu qu'Henriette profiterait de l'occasion et ferait le voyage.

Les deux femmes partirent donc le lendemain matin et déjeunèrent à Meaux, sans qu'Henriette eût à subir le moindre désagrément. Aussitôt après, elles montèrent dans une diligence qui assurait tant bien que mal le service du village. Là, elles se séparèrent en prenant rendez-vous pour le soir, et Henriette, s'étant renseignée, marcha vers un groupe de fermes qu'occupait la sixième compagnie, celle où Richard Daubrée avait gagné ses galons de lieutenant.

Tout cela semblait à Henriette l'équipée la plus amusante. En venant auprès de son mari, elle n'obéissait à aucun de ces élans qui soulèvent une femme et la font accomplir des prouesses. Mariée depuis cinq ans, elle n'accordait, à son mari, qu'une affection assez indifférente. Il lui suffisait d'être fidèle pour estimer qu'elle remplissait tout son devoir.

De devoir, d'ailleurs, elle n'en acceptait qu'envers sa beauté, envers son visage sans rides, envers sa taille admirable, que n'avait jamais déformée l'odieuse maternité. Et ils en étaient arrivés à vivre, l'un auprès de l'autre, comme deux étrangers, que chaque jour éloigne l'un de l'autre, et que ne peut plus rapprocher aucune émotion commune.

Cependant, elle éprouva un certain trouble lorsqu'elle apprit que la sixième compagnie devait retourner aux tranchées dans la nuit même, et sans doute participer à la prochaine attaque que l'on annonçait de tous côtés. Ce fut un sergent qui la renseigna et qui la conduisit à la ferme occupée par la section du lieutenant Daubrée, Là, on lui dit que le lieutenant avait été appelé au poste du commandant, mais qu'il allait revenir d'un moment à l'autre.

La chambre où il couchait se trouvait au premier étage. Elle y monta.

C'était une bien pauvre chambre un réduit plutôt, garni d'une mauvaise paillasse et dont l'aspect misérable la toucha. Pour la première fois elle pensa, d'une façon un peu réfléchie, et comme la chose le méritait, que Richard s'était bien battu jusqu'ici et que sa conduite lui avait valu son grade, une citation, la Croix de guerre. Son mari lui apparut comme une être nouveau, qui menait une existence incompréhensible et qui comptait parmi cette foule de soldats dont on exaltait l'héroïsme dans les journaux. Elle n'avait jamais imaginé cela, et elle s'en apercevait tout d'un coup avec un petit tremblement au cœur et, aussi, avec une sorte de gêne à se trouver là, elle, en robe trop élégante, le visage trop frais, les cheveux ondulés et les mains parfumées. Sa beauté et sa grâce lui semblaient des choses embarrassantes. Elle se sentit rougir.

Par contenance et pour se rendre utile, elle se mit à ranger la pièce. Il y avait, accroché aux clous d'une planche, du linge grossièrement blanchi et, sur cette planche, une vieille culotte de velours encore toute raidie par la boue, Et il y avait, sur une table, deux chemises et un dolman. Les ayant soulevés, elle avisa, à côté d'une petite bouteille d'encre et d'un porte-plume, des feuilles de

papier et une enveloppe qui étaient là comme si on avait voulu les dissimuler aux regards. Et, tout de suite, elle vit, d'un coup d'œil involontaire, l'adresse et les quelques mots inscrits, sur cette enveloppe.

« Pour remettre à ma femme, en cas d'accident. »

Si la lettre avait été cachetée, jamais Henriette n'eût eu la tentation de l'ouvrir. Mais la lettre n'était pas cachetée. Même une partie de la feuille, insuffisamment pliée, dépassait l'enveloppe, et cette feuille portait son nom à elle, son nom inscrit par Richard ! Comment résister ? Elle avait cette occasion unique de connaître un secret qui ne l'intéressait pas jusqu'ici, mais, qui, soudain, par suite des circonstances exceptionnelles, prenait une importance considérable. Que pensait Richard de sa femme ? À l'heure effroyable du danger, en face de la mort, que lui voulait-il dire ? Quelles paroles solennelles éprouvait-il le besoin de lui dire par delà la mort ? Paroles de reproches ? Paroles de haine ? Paroles de désespoir ? Paroles de douceur et de bon conseil ?

Vraiment, aucune curiosité mauvaise ne la poussait. Et, en dépliant la lettre, elle éprouvait plutôt, à l'égard de son mari, un sentiment qui la rapprochait de lui et un désir confus de soumission et de déférence.

Elle lut :

» Voici plusieurs fois que je t'adresse ces lignes suprêmes, que l'on écrit presque malgré soi, aux heures graves où la mort semble une menace plus imminente. Et, chaque fois, c'est à peu près les mêmes lignes que j'écris, parce que ce sont les mêmes idées qui m'animent et le même souci qui me préoccupe.

» Je ne te parlerai pas du passé, Henriette. Il a été ce qu'il devait être. Si tu ne m'as pas aimé davantage, c'est que je n'ai pas su me faire aimer ou bien que je ne le méritai pas. Les sympathies de notre cœur et de notre chair obéissent à des lois capricieuses, sur lesquelles ne peuvent rien la raison, ni la volonté, C'est ainsi, et il est bien qu'il en soit ainsi.

» Mais, il y a autre chose, Henriette, il y a autre chose que toutes les petites querelles d'amoureux, que les désaccords des époux, et que les sympathies ou les antipathies de l'instinct. Il y a un devoir qui domine tout, qui est sans doute l'unique devoir, un devoir qui naît avec nous et qui nous oblige par le seul fait que nous existons. C'est le devoir de transmettre cette existence que nous avons reçue, et que nous n'avons reçue que comme un dépôt, pour la transmettre à notre tour.

» Je m'en suis rendu compte durant cette guerre effroyable, lorsque tant de jeunes hommes tombaient autour de moi. C'était tout le sang de la France qui s'épanchait, sa meilleure richesse à laquelle, par égoïsme et par vilain calcul, nous n'avions pas contribué. Et j'ai compris la faute que nous avions commise. C'est la grande faute, Henriette, le crime impardonnable. Si toutes les femmes de France avaient obéi aux lois de la nature, depuis longtemps déjà la guerre serait terminée. On peut même dire que la guerre n'aurait pas été déclarée. C'est la natalité décroissante du peuple vaincu qui, au cours de ces quarante années, a rompu l'équilibre en faveur du peuple vainqueur. Pas assez de fils, c'est-à-dire, hier, moins d'hommes qui travaillaient ; aujourd'hui, moins qui se battent.

» La grande faute ne doit plus être commise. Tu ne la commettras plus, n'est-ce pas, Henriette ? Il faut avoir des enfants, Hen-

riette. Il faut que tu te remaries et que tu remplisses ta mission de mère. Je te le dis gravement, de toute mon âme qui te supplie. Je mourrais sans regrets, si je pouvais savoir que ma mort produira de la vie, et que je serai remplacé par des êtres jeunes qui, à leur tour, transmettront cette existence que je n'ai pas pu transmettre.

» Répare notre faute, Henriette. Offre à ton pays la part de richesse et de force que tu lui dois, Ta beauté n'en souffrira pas. Et dis-toi bien, d'ailleurs, qu'après cette guerre, ce n'est pas la mère stérile, froide et frivole, c'est la mère féconde qui sera la plus belle, la plus fraîche, la plus généreuse et la plus admirée. Henriette, Henriette, écoute ma prière… »

La lettre n'était pas achevée. Il y manquait ces mots de tendresse et d'amour par lesquels Richard, étant donné le ton même de son adieu, l'eût terminée certainement. Mais Henriette les devina, ces mots. Ils complétaient la lettre la plus émouvante, dont elle sentit toute la noblesse et toute la sincérité. Et elle demeurait là, silencieuse, plus près de son mari qu'elle ne l'avait jamais été, lorsqu'un bruit aigu ayant attiré son attention, elle leva la tête.

Richard était en face d'elle, debout, dans l'encadrement de la porte.

Elle fut stupéfaite. Elle ne l'avait pas entendu venir, et sa présence la bouleversait. Ni l'un ni l'autre ils ne bougeaient. Aucune parole ne sortait de leur gorge serrée. Mais ils se regardaient comme ils ne s'étaient pas regardés jusqu'ici.

Àla fin, il lui dit très doucement :

— Tu as lu cette lettre ?

Elle ne tenta pas de protester, et il reprit :

— Tu as bien fait. Ce que j'ai écrit là, je te l'aurais dit si j'avais su que je te verrais. C'est ma pensée même.

Il fit quelques pas vers elle et lui dit :

— Tu as bien compris, Henriette ?

— Oui.

— Et… et tu me promets ?…

Elle secoua la tête et déclara :

— Non, je ne te promets pas.

— Cependant, si tu as compris… ne crois-tu pas que c'est là une promesse que tu me doives ?…

Elle sourit.

— Je n'ai pas de promesse à te faire. L'avenir est loin. Et tu es bien vivant. Alors… il me semble que ton vœu pourrait s'accomplir sans qu'il soit nécessaire… sans qu'il soit nécessaire que tu disparaisses, toi.

Son sourire avait ce quelque chose de spécial et de mystérieux, de charmant et d'affolant, où il y a de la coquetterie et de la pudeur, et qui est le signe de l'abandon chez la femme. Depuis combien de temps ne l'avait-il plus vu, ce sourire ! Il en fut ébloui et trembla sur ses jambes.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Henriette ?

Elle souriait toujours en le regardant au fond des yeux, et il balbutia de nouveau :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Henriette ?

— Pourquoi te répondre ? fit-elle. Tu me comprends mieux que si je te répondais.

Elle lui tendit les mains, ses mains blanches et parfumées. Il les baisa ardemment. Mais comme il hésitait, n'osant pas encore croire à son bonheur, elle l'attira contre elle et lui entoura la tête de ses bras.

15

Les deux sœurs quittèrent ensemble l'église où chacune allait, chaque matin, prier pour le repos de son fils mort au champ d'honneur. Elles firent ensemble leur pèlerinage quotidien au petit cimetière où reposaient les garçons du village dont les mères, plus heureuses qu'elles, avaient pu retrouver et ramener les corps. Puis, toutes frissonnantes en ce jour d'hiver, leurs longs voiles de deuil secoués par l'aigre brise, elles rentrèrent au château de famille qui, depuis le début de la guerre, abritait leur angoisse et leur désespoir.

Au bas de l'escalier, l'ainée, Mathilde, interrogea :

— Tu pars toujours ce soir pour Paris ?

Jeanne répondit :

— Mais oui : des rendez-vous d'affaires… Je t'ai expliqué… Oh ! ce ne sera pas long… trois ou quatre jours au plus… Cela t'ennuie de rester seule ?

— Mais non, mais non… protesta Mathilde, en haussant les épaules.

Elle réfléchit quelques secondes. Elle semblait hésiter, la main sur la rampe de l'escalier. Sa sœur la regardait, surprise par son attitude.

Enfin, Mathilde dit :

— Nous avons à causer, Jeanne. Allons dans ta chambre, veux-tu ? Autant en finir tout de suite.

Arrivées dans la chambre, elles s'assirent l'une en face de l'autre, de chaque côté d'une table où il y avait les portraits de Philippe et de Simon, leurs deux fils morts.

Mathilde écarta son voile, montra son beau visage ravagé de douleur, saisit le portrait de son neveu Simon et le contempla un instant. L'ayant replacé, elle dit à sa sœur :

— Cela fait aujourd'hui deux mois qu'ils sont tombés là-bas.

— Oui, répéta Jeanne, deux mois.

Il y eut encore entre elles un long silence. Puis Mathilde parut prendre une décision : elle se rapprocha de sa sœur et lui dit en la regardant au fond des yeux :

— Écoute, Jeanne, il se passe entre nous quelque chose d'inexplicable, qui nécessite une franchise absolue de ta part… sans quoi la situation, en se prolongeant, deviendrait pénible pour toi comme pour moi. À dater de la minute où la même dépêche nous a annoncé notre malheur commun, nous avons souffert toutes les deux comme il n'est pas possible de souffrir. Malades toutes les deux d'abord, frappées par un coup qui semblait au-dessus de

nos forces, nous sommes restées depuis cette minute-là brisées, défaillantes, sans courage, sans autre pensée que de prier et de prier toujours. Or je te dirai très nettement, Jeanne, qu'il s'est produit entre toi et moi, à partir d'une autre date que je pourrais fixer à peu près, qu'il s'est produit une sorte de désaccord qui ne s'exprime par rien de précis, mais qui existe cependant, et qui s'aggrave chaque jour.

— Que veux-tu dire, Mathilde ?

— Je veux dire que si, moi, je suis restée la mère misérable et torturée dont je parlais à l'instant, j'ai l'impression profonde que tu n'es plus, toi, cette mère-là,

— Oh ! Mathilde…

— J'affirme ce qui est, Jeanne. Ta douleur est la même extérieurement. Elle se manifeste par les mêmes gestes et les mêmes paroles. Comme moi, tu vas à l'église. Comme moi, tu visites au cimetière les tombes des soldats. Comme moi, tu pleures, mais tes larmes sont différentes des miennes, Jeanne. Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Entre ton âme et mon âme, l'écho ne porte pas. Quand je prie, je te vois à genoux près de moi, mais je ne sens pas ta prière se mêler à la mienne.

— Ma pauvre amie, dit Jeanne, que vas-tu chercher là ? Comme il faut que tu souffres ! On croirait vraiment que tu m'accuses de ne pas être assez malheureuse et d'avoir oublié déjà celui que j'ai perdu.

— Je ne t'accuse pas de cela, Jeanne.

— Alors ?

— Alors je me demande si tu as toujours le même motif d'être malheureuse ?

Elle ne quittait pas sa sœur des yeux. Celle-ci ne baissa pas le regard et murmura :

— Explique-toi.

— Je ne puis que te répéter ma question, reprit Mathilde sourdement. As-tu toujours les mêmes motifs d'être malheureuse ? Tu aimais ton fils comme j'aimais le mien, follement. Si ta douleur n'est pas pareille à la mienne, n'est-ce pas parce que la cause de cette douleur a disparu ?

— Quoi ? Que veux-tu dire ? s'écria Jeanne. Quelle peut être ton idée ?

— Mon idée, prononça Mathilde avec force, c'est qu'une mère comme toi serait toute différente, serait ce qu'elle a été d'abord, si elle n'avait pas reçu quelque nouvelle qui lui permette de penser à son fils comme on pense à quelqu'un qui n'est peut-être pas mort.

— Mais c'est fou, ce que tu dis là, ma pauvre amie ! Il faut que ton chagrin te fasse perdre la tête… Comment peux-tu imaginer ?…

Mathilde lui applique violemment sur l'épaule sa main crispée, et, d'une voix frémissante, articula :

— Jeanne, tu me jures que tu ne me trompes pas ?… que tu n'as reçu aucune nouvelle de ton fils ?…

Cette fois encore, Jeanne ne baissa pas les yeux, et elle dit :

— Je te le jure, Simon est bien mort, hélas ! Pourquoi t'aurais-je menti ?

Mathilde était retombée sur elle-même, faible tout à coup, et elle murmura sans que plus rien ne rappelât, dans son attitude ou dans sa voix, cette exaltation inexplicable qui l'avait soulevée :

— Est-ce que je sais !... Il se passe en nous des choses si étranges ? Tu aurais pu mentir par pitié pour moi...

— Par pitié ?

— Oui, si ton fils n'était pas mort, tu pourrais croire que j'envie ton bonheur et que le fardeau de ma peine m'eût semblé plus lourd. Quand on est deux à souffrir, n'est-ce pas, on souffre moins. Et alors tu aurais continué de souffrir devant moi tout en dissimulant ta joie. C'eût été là de ta part un bon sentiment, mais un sentiment injuste, vois-tu bien, Jeanne. Tu sais combien j'aime ton fils et combien au contraire j'aurais été consolée de le voir entre nous deux... C'eût été un but à ma vie, une raison d'exister. Mais, hélas ! je me suis trompée... Tout cela n'est qu'illusion maladive... Il ne faut pas m'en vouloir... On se forge quelquefois des idées...

Malgré elle, tout en se levant, elle examinait. furtivement le visage impassible de sa sœur, et, au moment de sortir, elle dit, après une hésitation suprême :

— Des idées si bizarres !... Figure-toi que ton petit voyage, à Paris... eh bien ! je me figurais que c'était pour retrouver ton fils... Oui, n'est-ce pas ?... Quatre jours d'absence, cela correspondait aux quatre jours de permission qu'on leur donne... Car, en-

fin, les affaires qui t'appellent à Paris, je les connais bien… elles peuvent attendre… Rien n'est pressé… loin de là…

— Elles attendront, dit Jeanne, qui se leva également et entoura Mathilde de ses bras, elles attendront… Tu as raison, et, puisque tu as besoin de moi en ce moment, puisque tu traverses une crise plus pénible, je reste… Une autre fois, tu me soutiendras à ton tour quand je perdrai courage. Je reste, Mathilde… Aimons-nous bien… et qu'il n'y ait plus d'arrière-pensée entre nous deux… Chacune de nous se doit tout entière à l'autre. Aimons-nous bien…

Elles s'embrassèrent tendrement.

— Pardonne-moi, dit Mathilde. La vie est horrible… Il y a des heures où je n'en peux plus… où je n'en peux plus…

— Et maintenant, Mathilde, te sens-tu mieux ?

— Oui, tu peux me laisser… Et pardon encore, ma petite Jeanne… Je suis plus forte.

Elle s'en alla.

Jeanne écouta le bruit de ses pas dans le couloir, puis revint s'asseoir devant la table. Elle y demeura longtemps, songeuse et grave. À la fin, elle prit une feuille de papier, une plume, et écrivit :

» Nous devons retarder encore le moment de nous voir. Ta pauvre tante se doute de quelque chose, et je sens bien que, quoi qu'elle fasse, son mal serait aggravé si elle se croyait seule atteinte par le destin. Je l'ai compris dès le premier jour où j'ai su que tu avais échappé à la mort, contrairement aux premières

nouvelles, et que tu étais soigné dans un hôpital de Paris. Il fallait se taire. Je me suis tue. Au prix de quels sacrifices, par quels efforts de toutes les secondes, tu le devines, mais il le fallait. Ce que ta tante éprouve est humain, et nous devons en tenir compte et laisser au temps le soin d'accomplir son œuvre d'apaisement, Les mères sont les grandes victimes de cette guerre. Celles qui sont frappées ont droit qu'on se penche. sur elles et qu'on les console par tous les moyens, fût-ce par le mensonge.

» Je mentirai donc encore, mon fils chéri, et c'est bien douloureux. Et puis ne pas te voir, ne pas t'embrasser, ne pas être là pour te soigner ! Ta terrible blessure se guérit-elle ? Ta pauvre tête te fait-elle toujours aussi mal ? Et ton bras ? Il y a des moments où je me figure qu'on te l'a peut-être coupé, ce bras meurtri… et que, toi aussi, tu me caches la vérité… Ah ! mon chéri, mon chéri, j'ai le cœur plein de joie et je n'ai jamais été si malheureuse !… »

Jeanne s'arrêta. Sa main tremblait. Elle fondit en larmes…

16

Le Goff surgit des fourrés. Il courait, et il criait :

— Une lettre, les gars ! Une lettre du pays !

De trois trous, dissimulés sous un amoncellement de branchages, trois formes surgirent en rampant, trois poilus boueux et trempés par la pluie, qui se redressèrent et vinrent en hâte à la rencontre du nouvel arrivant.

— Hein ? quoi ? Une lettre du pays ? Une lettre de la mère ?… Veine ! La journée est bonne !…

Tous trois étaient originaires des pays envahis. L'un, Lagache, venait des Flandres ; l'autre, Gréaume, de l'Artois ; le troisième, Mérillot, de la Meuse. Menuisier, mineur, charretier, tous trois ils avaient fait campagne ensemble depuis un an et formaient, avec le Breton Le Goff, un groupe de camarades que la mort guettait sans l'atteindre. Les uns après les autres, ils avaient été blessés. Les uns après les autres, ils étaient revenus au poste, heureux de se retrouver, comme les membres d'une famille qui, après avoir subi les plus dures épreuves, se réconfortent de les avoir subies en commun.

Le chef de cette famille, c'était Le Goff.

Les trois soldats du Nord n'avaient plus eu, depuis le premier mois de la guerre, aucune nouvelle de chez eux. Qu'étaient devenus leur père, leur mère, leurs sœurs, leurs parents ? Ils l'ignoraient. Ils ne savaient plus rien de leurs villages, de leurs maisons, des campagnes environnantes, de l'église où ils priaient et dont l'horloge réglait le cours de leur existence. En quelques minutes, tout cela avait sombré dans un abime de ténèbres où il leur semblait que jamais plus ne pénètrerait un rayon de lumière. C'étaient autant de régions disparues, qui ne faisaient plus partie du monde, dont ils n'entendraient plus parler et dont les paysages, ainsi que les habitants, n'existaient plus qu'à l'état de souvenirs, au fond de leur mémoire à eux — pauvres et tristes souvenirs, que chacun gardait en soi comme des reliques.

Mais Le Goff se souvenait de choses vivantes, lui ! Deux fois, à la suite de sa blessure, et pendant une permission de six jours,

deux fois Le Goff avait revu son village, sa campagne, sa rivière, son église ! Le Goff avait des parents avec lesquels il correspondait ! Le Goff avait des sœurs ! Le Goff avait une mère.

Une mère, c'est-à-dire ce qui représente tout ce que les trois soldats du Nord avaient perdu. Une mère, c'est-à-dire un être dont l'image évoque toutes les belles images de enfance, de la maison familiale, du jardin, de l'église, de la campagne environnante. Et la mère de Le Goff lui écrivait !

Oh ! les trois soldats du Nord n'étaient pas jaloux du Breton. À la guerre l'envie ne se glisse point dans l'âme de celui qui se bat, pour cette raison que chacun prend sa part des bonnes aubaines qui favorisent les autres. Et tous trois ils prenaient leur part de tous les bonheurs de Le Goff.

Parmi ces bonheurs, le plus apprécié, c'était la réception, c'était la lecture d'une lettre. Cette fois encore, ils poussèrent leur camarade sous un petit abri réservé à leurs séances de manille ou de dominos, et ils l'entourèrent.

— Vite, Le Goff, lis-nous ça. Eh bien, quoi, pourrais-tu pas te dépêcher ?

Certes, ils savaient bien que cette lettre était semblable à toutes les lettres précédentes. Il ne pouvait rien y avoir de nouveau dans la vie de la mère Le Goff, brave paysanne dont tout l'horizon se bornait aux quelques arpents de sa ferme. Les mêmes événements se répétaient aux mêmes jours et aux mêmes heures. Cependant, ces événements, ils ne se lassaient pas d'en écouter l'invariable récit.

« On a semé l'avoine avec ta sœur Jacqueline, lisait Le Goff. L'oncle Jean avait fait le labour. C'est Lolotte qui tenait la jument pour herser. Tu vois, tout le monde s'y met et on s'en tire à peu près. Y a que la jument qui traine la jambe. Et puis la vache brune donne pas son compte de lait. Mais on se rattrape sur la vente des pommes qui fournissent bien cette année… »

— Je te l'avais dit, Le Goff, interrompit Gréaume.

— Vas-tu clore ton bec ! cria Mérillot. Écoute donc la mère.

Et la mère continuait :

— « Dans le village, toujours des deuils. le fils Marcou, tu sais, Pierre Marcou, le cadet du briquetier, eh bien ! il a été tué aussi. Ça fait cinq dans la paroisse. M. le curé dit une messe chaque jour pour ceux de la guerre. Et ça fait cinq cierges qui brûlent.

— Cinq cierges… murmura Lagache.

— Mais, crebleu de bon sang, avale ta salive, gronda Mérillot. Écoute donc la mère !

Et la mère reprit :

— Ça fait gros au cœur de voir tant de peine. Mais j'ai du courage tout de même quand je pense à toi, et je suis sûre qu'il ne t'arrivera rien. N'est-ce pas, mon petit gars, que le bon Dieu ne voudra pas que le malheur nous touche ? Nous avons eu notre part. Et mon petit gars reviendra pour que je l'embrasse comme je l'aime, comme je l'embrassais quand il était petit et qu'il s'endormait sur mes genoux… »

Les trois soldats ne bougeaient pas. Le visage contracté, les yeux fixes, ils écoutaient la mère. Et ce n'était plus la mère de Le

Goff qui parlait, mais leur mère à chacun d'eux. Ce que dit, une mère s'adresse à tous les fils et tous les fils le comprennent. Le langage est le même. Les paroles ont le même sens. Elles appellent les mêmes émotions. Et il en était ainsi toutes les fois que Le Goff lisait une lettre de la vieille Bretonne devant Mérillot, devant Lagache et devant Gréaume. L'ombre de leur mère se penchait sur eux. Chacun entendait le son de la voix qui les avait bercés et voyait s'animer autour de lui tous les spectacles auxquels ses yeux étaient accoutumés.

La lecture terminée, ils échangèrent leurs impressions. Mérillot proposa un remède pour la jument malade. Gréaume posa des questions sur les semailles, d'automne. Ils s'intéressaient à tous les détails de la ferme et causaient de la maison Le Goff comme si c'eût été leur propre maison. Chassés de leur pays, ils s'établissaient par le rêve dans le pays de leur camarade plus heureux. Sans famille ils participaient aux joies de celui qui en avait une. Sans mère, ils se réchauffaient à l'affection de cette mère qui était pareille à la leur.

Et, comme Le Goff avait tiré de l'enveloppe une seconde enveloppe plus petite qui contenait un billet de cinq francs, tous quatre, après avoir discuté l'emploi de cet argent qui leur appartenait à tous quatre de par les droits de l'amitié, ils résolurent de le retourner à la vieille Bretonne.

— La mère en a plus besoin que nous, dit Gréaume d'un ton réfléchi. Elle n'est plus jeune. Elle trime pour vivre. On ne va pourtant pas lui prendre son billet, alors qu'on se goberge ici à ne rien fiche. Moi, je n'en veux pas.

— Ni moi, dit Mérillot.

— Ni moi, dit Lagache.

Et Le Goff conclut au bout d'un instant :

— Vous avez p't'êt'raison. Je sais ce que c'est qu'un sou pour la mère, On va lui écrire tous quatre ; qu'en dites-vous ?

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_h%C3%A9ro%C3%AFques. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.